

530

de l'Université
PÉRIODIQUES

4 00

vendredi 30 septembre 1938
dix-huitième année, n° 28

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

P42C

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

L'heure H.
D'un désastre à l'autre
En quelques lignes...
Sac au dos... mais en Provence
Plaidoyer pour le monde antique
La Hongrie de saint Etienne
Les origines de la crise religieuse en Allemagne

* * *
Colonel Charles de GAULLE
* * *
Comte Eugène de GRUNNE
Charles d'YDEWALLE
Giovanni HOYOIS
O. FORST de BATTAGLIA

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél 17.20,50

Compte-chèque postal 489,16

CREDIT ANVERSOIS

FONDÉE EN 1898

SIEGES ANVERS, 36, Courte Rue de l'Hôpital
BRUXELLES, 30, Avenue des Arts

SUCCURSALES ET AGENCES EN BELGIQUE

BANQUE

BOURSE

CHANGE

PARIS
20, rue de la Paix

LUXEMBOURG
55, boulev. Royal

SCHROEDER Frères

8, rue Simonon, LIEGE

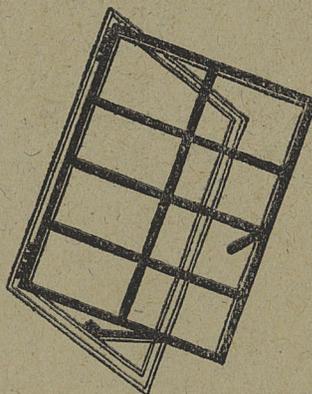
Tél. 108.40 (8 lignes)

Adr. tél. LEGLARM-Liège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques



S. A. Les Ateliers

VAN DE SANDE

Anciens Ateliers
A. ADRIAENSSENS

8, Rue Pierre Bidaer
BRUXELLES

Châssis et portes
métalliques

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA NOUVELLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

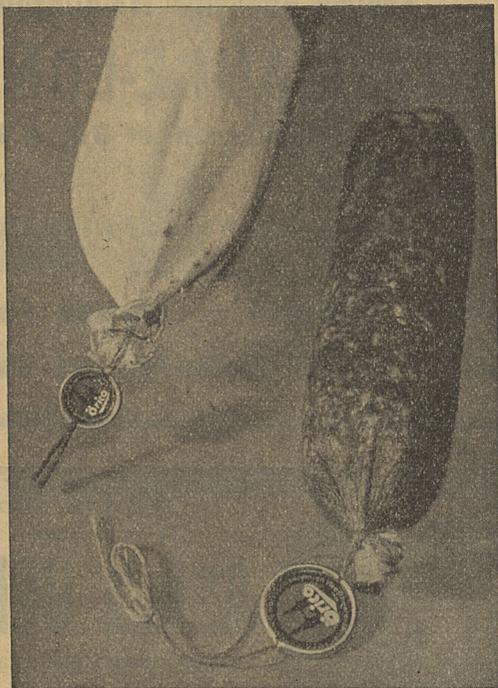
Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES

Fournisseurs brevetés de la Cour



ORICO



NAAMLooZE VENNOOTSCHAP

SPECIALITEIT VAN DROGEWORSTEN
EN FRANKFURTERS

ORICO, 77, Grensstraat, Mortsel-Antwerpen.
Telefoon 998.68 (2 lijnen)

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE 1 COUDRE
GORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET

” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre, réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Société Métallurgique

d'ENGHIEN St-ÉLOI

Soc. Anon.

ENGHIEN (Belgique)

CONSTRUCTION RIVÉE & SOUDÉE

PONTS — CHARPENTES — RÉSERVOIRS
LEVAGE — MANUTENTION — WAGONS
VOITURES — PIÈCES DE FORGE
BOULONS — RIVETS — TIRE-FONDS

Société Anonyme Métallurgique

d'ESPERANCE-LONGDOZ

Rue d'Harsoamp n° 60, à LIÈGE

Adresse télégraphique
Eldoz-Liège

Registre du commerce
Liège N° 12

Codes used : A.B.C. 4° et 5° éditions, Western Union Bentley

Fours à coke - Hauts fourneaux
Fonderies - Aciéries et Laminiers

P. R. P. PLOEGSTEERT P. R. P.

Sté Ame DES BRIQUETÉRIES MÉCANIQUES

“ Le Progrès ”

Adm.-dél. : R. DE BRUYN, à Ypres

BRIQUES DE PAREMENT GENRE

« SILÉSIE » et « ÉCONOMIQUE »

en style brute, rugueux, sablé, nervuré, écorce et lisse

Toutes teintes Tous formats

Hourdis en terre cuite, système breveté

RÉFÉRENCES : par milliers de mètres carrés

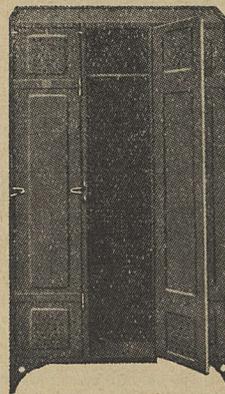
BRIQUES CREUSES LÉGÈRES ET CLOUABLES

SOCIÉTÉ ANONYME
des

Ateliers GERMAIN

[MONCEAU-SUR-SAMBRE

Adr. télégr. : Germain Marchienne-au-
Pont Tél. Charleroi 12254 (2 lignes)



ARMOIRES-VESTIAIRES spécialement
recommandées aux congrégations
religieuses. — Armoires superposées ou
armoires adossées et superposées. —
Construction renforcée. — Meubles pour
classement, classement de plans et
classement d'outils.

S. A. Fonderie DEJAER

SCLESSIN

Télégr. : Dejaer-Sclessin

Téléphone : 314.55

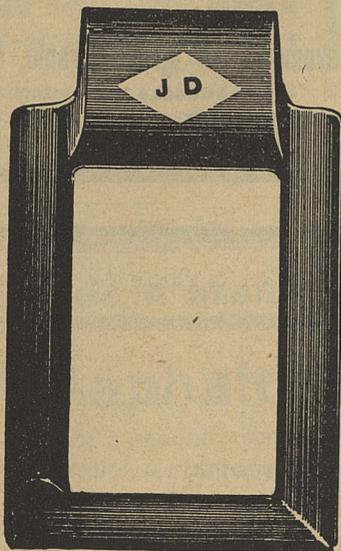
Broyeurs — Mélangeurs — Malaxeurs
pour toutes industries

Système breveté PIRLET-BRASSINE. — Pièces de rechange
pour broyeurs. — Toutes pièces en fonte

PARACHÈVEMENT

Fonderie JULES D'HEUR

69, rue Chapelle, Herstal



Division Chaînes :

Toutes chaînes genre
EWART, GRAY, LEY,
éprouvées à 3 fois,
effort normal avant expédi-
tion

ACCESSOIRES

ROUES, GOGETS, etc.
GRAND STOCK

Division Fonderie :

Toutes pièces en
fonte malléable
suivant plans ou modèles

Atelier de parachèvement



NO - MUS

le seul produit qui vous
débarrassera certainement

des RATS et SOURIS

sans danger pour l'homme
et les animaux domestiques

Fabriqué par la S. A. DES ANG. MANUFACTURES CHIMIQUES
RENÉ DUBOIS, à Fontaine-l'Évêque (Belgique)

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÉGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,
Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.
Fers marchands et feuillards galvanisés.
Réservoirs galvanisés.

SOCIÉTÉ ANONYME

DES

Ateliers René De Malzine

SCLESSIN près Liège (BELGIQUE)

Télégr. Demalzine-Sclessin

Tél. 118.71 et 276.70

Engrenages droits, coniques, hélicoïdaux et à chevrons en
toutes matières et de toutes dimensions.

Moteurs-réducteurs. — Réducteurs de vitesse.

Pièces mécaniques de précision pour toutes industries.

Machines spéciales.

Machines de ménage : batteurs-mélangeurs, hache-vian-
des, coupe-légumes, presse-fruits, etc.

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés reli-
gieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 89, rue Saint-Georges
Tél. 136.63 GAND

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SCLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique :

Téléphone

Dumfrer Sclaigneaux Belgique.

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMB A SCELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

Les Nouvelles Fonderies St-Hilaire

LOUIS ANTOINE

RUE DE LA MOTTE, 47, HUY

Téléphone : 636 HUY

Compte Chq. Post. 97956

Fonte douce - Fontes spéciales - Petite mécanique]

Ornements - Pièces suivant modèles

Tout pour la poélerie

MEILLEURES RÉFÉRENCES POUR LA QUALITÉ

MOULAGE SOIGNÉ

PRIX MODÉRÉS

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
800.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHÉCAIRES — RENTES VIAGÈRES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents

PRIX IMBATTABLES!

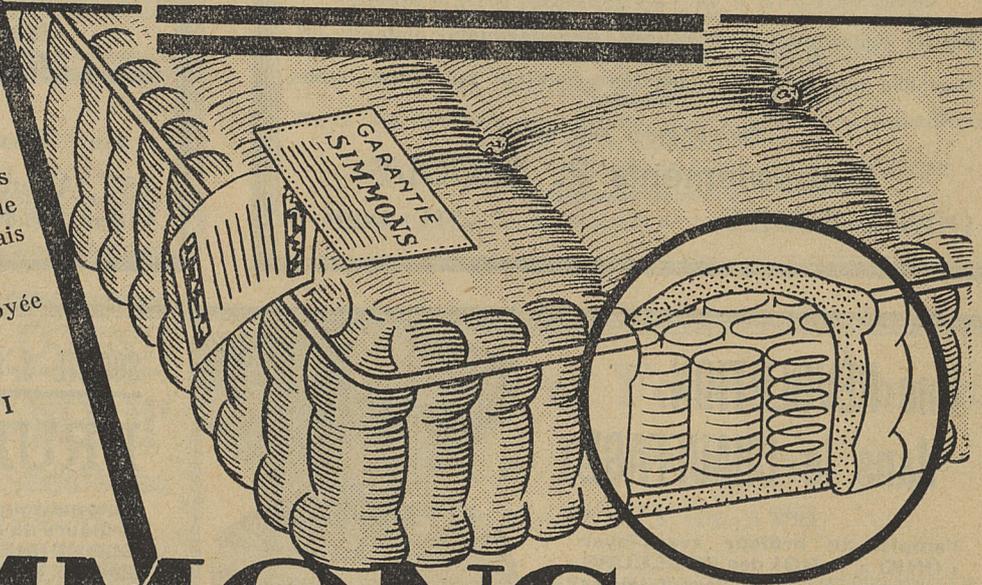
DU QUIETUDE À L'AZUR

Les matelas **SIMMONS** à ressorts ensa-
chés mettent la qualité **SIMMONS**
à la portée de tous.

Avec **SIMMONS**, dormez à « poings
fermés », ce qui vous permettra d'être
frais et dispos au réveil; vous remplirez
avec joie votre tâche quotidienne et vous
n'éprouverez plus ce sentiment de fatigue
qu'un matelas ordinaire ne réussit jamais
à faire disparaître entièrement.

Documentation spéciale n° 39 envoyée
gratuitement sur demande à la

SIMMONS BELGE,
Boîte postale n° 72, Bruxelles I



L. SIMMONS

*Pour
mieux dormir!*

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

L'heure H.

D'un désastre à l'autre

En quelques lignes...

Sac au dos... mais en Provence

Plaidoyer pour le monde antique

La Hongrie de saint Etienne

Les origines de la crise religieuse en Allemagne

* * *

Colonel Charles de GAULLE

* * *

Comte Eugène de GRUNNE

Charles d'YDEWALLE

Giovanni HOYOIS

O. FORST de BATTAGLIA

L'HEURE H

Bien qu'écrit avant les derniers développements de la situation européenne, l'article que l'on va lire n'en conserve pas moins tout son intérêt. (N. D. L. R.)

Elle était et reste fixée à fin septembre. C'est la date que la Prusse épie et craint tout à la fois, car c'est bien à la Prusse que nous avons à faire, n'est-ce pas? Le régime sous lequel les Allemands sont actuellement embrigadés d'enthousiasme est essentiellement l'ancienne Prusse anti-chrétienne, la Prusse de l'attaque contre la chrétienté. Un long duel opposa Berlin et la Vienne chrétienne. Il se poursuivit pendant des générations et, l'autre jour, Vienne tombait...

La nouvelle Prusse — qui s'intitule le III^e Reich — ne peut que continuer la tradition prussienne. Elle ne peut que réunir tous les Allemands à des fins agressives. Toutefois, ces dernières semaines, il y eut une anicroche. L'attaque contre l'Etat de Bohême ne pouvait être entreprise aussi longtemps que les fortifications de la Rhénanie récemment occupée étaient inachevées. Or, elles ne seraient suffisamment prêtes que fin septembre. Facteur plus important encore : les champs d'aviation n'étaient pas tout à fait au point. Il était essentiel, pour le plan prussien, de ne pas abandonner la situation à de pareils aléas.

Le but principal était la suppression de l'Etat indépendant de Bohême. Rien de plus indiqué pour cela que d'exciter à la révolte les Allemands de Bohême des frontières (où sont édifiées les fortifications du pays). Sous le prétexte de cette révolte, la Prusse pourrait intervenir, mais il était dangereux de le faire avant que tout ne fût prêt. Si Berlin réussissait à obliger la France à déclarer la guerre, ce serait à l'avantage de la Prusse. Car partout la guerre apparaît comme un épouvantail. Mais le plan était plutôt d'amener les Bohémiens allemands — les Su-

dètes — à paralyser, de l'intérieur, l'Etat de Bohême. Que si les Bohémiens allemands conquéraient leurs indépendance, la seule frontière défendable de la Bohême disparaissait...

Il faut bien se rendre compte que la clef de la situation est la Bohême — sous le nom absurde de Tchécoslovaquie. Cette Bohême est entourée de montagnes, ce qui, durant des siècles, en fit une région séparée. Pendant des générations, une infiltration germanique eut lieu à travers les dites montagnes et c'est ainsi, qu'en fin de compte, la barrière des montagnes ne correspondit plus à la frontière linguistique. Mais une fois la frontière politique percée et les débouchés des montagnes occupés par un ennemi, la Bohême est perdue. La barrière des montagnes et ses fortifications se terminent, au sud, vers Vienne. Quand, l'autre jour, Berlin mit la main sur Vienne, l'occasion d'une attaque prussienne n'attendait plus que la sécurité de la Prusse sur le Rhin, et que fut achevée la puissance aérienne de cette Prusse. Il fallait d'abord occuper Vienne et la frontière méridionale vulnérable de la Bohême; alors, quand tout serait prêt, il n'y aurait qu'à miner les murs de la Bohême à l'aide d'une révolte à l'intérieur et le tour serait joué.

Seulement, avec une Bohême subordonnée à Berlin, la Prusse serait dorénavant maîtresse du bassin du Danube et des Carpathes : du blé dont son expansion a besoin, du pétrole de première importance, et de la route vers l'Orient. La Bohême est à l'avance prussienne, en 1938, ce que Namur fut à l'invasion de 1914 : le « coude ». Quand Namur tomba, l'invasion prussienne vers l'ouest se déversa en fleuve. Avec la chute du quadrilatère de Bohême, l'invasion prussienne, économique et politique, est certaine en Europe centrale et orientale.

Si les puissances occidentales laissent Berlin dominer la Bohême, par plébiscite ou par coup de force, Berlin dominera



l'Europe. Comme conséquence inéluctable, Gdynia tombera; les Balkans connaîtront le vasselage prussien; une nouvelle flotte allemande surgira; tout le plan sera exécuté.

De là toute l'importance de la crise actuelle.

Le compatissant appel en faveur des Bohémiens de langue allemande — les Allemands des Sudètes — n'est qu'une farce. Pourquoi ne dit-on rien des Italiens, ni des Polonais de langue allemande? Silence complet. Si l'Europe laisse tomber la Bohême, la partie est jouée et perdue.

Sans doute, il faut choisir ici entre deux maux. Les Bohémiens représentent la franc-maçonnerie, le Grand-Orient, autre forme d'agression contre le christianisme. Ils sont alliés à l'abject communisme et dépendent du soutien de Moscou, autre forme plus formidable encore de l'offensive antichrétienne. Ni les Bohémiens, ni leurs politiciens ne méritent certes notre admiration. L'Occident n'a aucune sympathie pour eux et n'en aura jamais. Et cependant, des deux maux en présence à l'heure actuelle, le plus menaçant, le plus immédiat, et en particulier le plus dangereux pour l'Angleterre, c'est la Prusse restaurée et toujours soutenue par la finance internationale et spécialement par la banque anglaise. Cette dernière a si ridiculement mal jugé sa propre politique d'hier, qu'elle prétend encore conduire la politique anglaise d'aujourd'hui. Elle veut que l'on capitule devant Berlin. Peut-être l'obtiendra-t-elle. Déjà l'Angleterre a parcouru les trois quarts du chemin qui y mène. Si Londres devait aller jusqu'à cette capitulation, la génération anglaise actuelle — de la jeunesse à l'âge mûr — connaîtrait un jour le regret d'une dernière et décisive humiliation de son pays. Mais, à la vérité, le mot « regret » est très inadéquat...

(Traduit de l'anglais.)

D'un désastre à l'autre ⁽¹⁾

(1815-1870)

1815 et ses conséquences laissent la France sans armée. Elle doit en refaire une dans le même temps qu'elle réédifie ses autres institutions. Pourtant, la secousse révolutionnaire a été si forte, elle a marqué si profondément l'âme nationale, jeté dans les rapports mutuels des citoyens une telle âcreté, que la société va se reconstruire dans l'incertitude et le trouble. Il faut chercher entre les traditions anciennes et les principes récents de pénibles compromis.

La conscription avait fourni les effectifs énormes que dévoieraient les guerres impériales. Le fardeau, par l'abus, était devenu odieux. Il avait fallu, pour le maintenir, toute l'autorité de Napoléon. Au retour des Bourbons, l'opinion acclame l'article 12 de la Charte qui abolit la conscription et les partis de droite prétendent revenir à l'armée de l'Ancien Régime. Le recrutement se ferait par engagements volontaires et la force de l'armée résiderait dans sa « qualité ». Du reste : « La famille des souverains d'Europe est reformée... La France monarchique n'a rien à craindre de l'Europe », déclare, aux représentants, Courtarvel applaudi par les ultras.

(1) Ces pages sont extraites d'un volume à paraître prochainement chez Plon, à Paris, sous le titre : *La France et son armée*.

Mais les partis libéraux et doctrinaires, héritiers de l'esprit de la Révolution et qui rêvent la revanche des traités de Vienne, continuent d'en tenir pour la « quantité ». — « La France, dit Royer-Collard, serait-elle la proie des nations qui voudraient s'élaner sur elle? Non! Elle appellerait tous ses enfants. C'est un droit qui n'a pas besoin d'être écrit et que la Charte n'a pu lui ravir. Elle ferait sortir de sa population, par un recrutement uniforme et simultané, ces masses profondes, imbues de l'esprit national et patriotique qui lui ont donné ses glorieuses armées. »

La loi Gouvion-Saint-Cyr, en 1818, fait la moyenne de ces tendances opposées. Elle proclame bien que l'armée se recrute, tout d'abord, par engagements volontaires, mais la conscription est conservée. Cependant, la rigueur de l'impôt du sang s'adoucit en faveur des privilégiés de l'époque. La bourgeoisie, dont le système électoral censitaire consacre l'hégémonie politique, échappe au service par les exemptions ou par le rachat. C'est, en fait, sur les classes pauvres que pèse toute la charge militaire. On l'allège, toutefois, en n'incorporant chaque année qu'une fraction du contingent. Le sort désigne les soldats. Et la société française s'accommode volontiers, pendant plus d'un demi-siècle, d'un système qui épargne beaucoup de petits et met hors de cause les influents et les riches.

Mais quelle dure épreuve pour ceux qu'il atteint! Six, sept, huit années de service et autant de « vétérance » après la libération. Au régiment, le soldat est dépaysé, mêlé à des gars de chaque province et changeant de garnison avec son corps tous les dix-huit mois. On fait peu pour son bien-être, un camarade partage son lit, sa soupe est servie dans un plat commun à toute l'escouade. Il se trouve soumis aux minuties compliquées du service intérieur, du service des places et des parades, réquisitionné pour enlever les barricades des émeutes parisiennes et lyonnaises, jeté en campagne vers l'Espagne, la Morée, l'Algérie, la Belgique, la Crimée, l'Italie, la Syrie, le Mexique, la Chine, puis chargé pour finir de défendre la frontière. De 1820 à 1869, 300.000 Français meurent à la guerre. Encore la routine ou l'incurie d'en haut aggravent, trop souvent, la souffrance. Il faut dix années de chaleur et de fièvre algériennes et deux milliers de suicides pour qu'on renonce au shako rigide, au col de crin noir, aux buffleteries croisées sur la poitrine. Cinquante mille soldats périssent de misère en Crimée avant qu'on organise pour la troupe une installation et une alimentation convenables et le dénuement des blessés d'Italie est resté tristement légendaire. Tant d'efforts valent au troupière de bien modiques récompenses. Son « prêt » est d'un sou par jour. Il lui faut des années pour obtenir les grades les plus modestes et les distinctions lui sont chichement ménagées. Jusqu'au Second Empire, jamais une décoration n'orne la poitrine d'un homme de troupe; la médaille militaire est instituée en 1852 et l'on ne commence à distribuer de médailles commémoratives des campagnes qu'après la Crimée. Estropié, le soldat peut entrer aux Invalides; mais s'il est indemne, son « congé » fini, on le renvoie sans retraite ni pécule. Au village, il trouve sa place prise et sa payse mariée. Aussi, fréquemment, il « rengage », moyennant une modeste prime et l'espoir de devenir un jour sergent de ville, garçon de bureau, gardien de musée ou surveillant de square.

A cette époque, 75 % de la population française vivent aux champs; le soldat est donc, d'ordinaire, paysan, d'autant que la bourgeoisie échappe au service et que les ouvriers citadins font médiocrement l'affaire des conseils de révision. Ce rustique apporte au métier la vigueur et la docilité propres à sa condition, l'obscur désir d'aventures habituel à son âge et à sa race. Il se résigne à sa mauvaise fortune et même lui oppose un bon cœur. Conscrit, il promène fièrement à son chapeau le numéro qui le désigne, chante à tue-tête et se couvre de rubans. Au régiment,

la durée et l'imprévu du service sont tels qu'il n'en compte point les jours. En public, il se redresse, car la curiosité des hommes, les regards des femmes, l'admiration des enfants lui font éprouver le sentiment d'être un personnage d'exception. S'il ne revient au pays que de loin en loin, en congé de semestre, il se pique d'y paraître martial dans son uniforme et dégagé dans ses propos. En campagne, sa faculté d'adaptation aux circonstances dépasse tout ce qu'on peut attendre. Il se plie avec une égale bonne volonté aux marches forcées des colonnes africaines, à la guerre d'usure devant Sébastopol, aux grandes batailles d'Italie, à l'imprévu des expéditions lointaines. Bien mieux, il trouve moyen de s'y montrer de bonne humeur, célèbre par cent refrains sa gloire d'être « vitrier », « chacal », « marsouin », voire « pousse-caillou », improvise des représentations théâtrales dans le sable du bled ou dans la boue de Balaklava et, marchant à la bataille, défile dans Turin, Gênes ou Alexandrie avec des roses au bout du fusil et envoyant des baisers vers les balcons. Sous tous les climats, dans toutes les circonstances, il accueille le destin armé de cet entrain un peu forcé, de cette philosophie mêlée d'ironie dont il accompagne en refrains savoureux et mélancoliques les sonneries de ses clairons.

L'égalité ne préside pas plus au choix des officiers qu'au recrutement des soldats. Sans doute l'épaulette continue-t-elle d'être, en principe, accessible à tous. Sans doute a-t-on d'abord conservé dans la troupe bon nombre de ces grognards dont les hécatombes de l'Empire firent des officiers, pourvu qu'ils sussent lire et signer leur nom. Sans doute la Monarchie de Juillet en a-t-elle réintégré d'autres, mis en demi-solde après 1815. Mais le temps élimine ces vieux serviteurs. Les écoles procurent leurs remplaçants. Par la force des choses, l'avancement, que l'on tenait surtout pendant les grandes guerres du courage et de l'occasion, favorise désormais l'instruction et l'éducation. En fait, les familles de la bourgeoisie et celles de l'ancienne et de la nouvelle noblesse fournissent beaucoup d'officiers, presque tous ceux, en tout cas, qui parviennent aux grades supérieurs.

Ces officiers reçoivent des chefs et des camarades survivants de l'Empire de puissantes traditions militaires, le goût des grandes choses, la confiance dans la force des armes françaises. La loi Soult de 1832, qui fixe leur état, les rend indépendants de la politique en leur attribuant la propriété de leur grade et en traçant à l'arbitraire des limites étroites. L'agitation des partis, dont ils sont témoins, les émeutes qu'ils répriment, les déchéances auxquelles ils assistent contribuent à les attacher fortement à l'ordre, à la discipline, à la stabilité militaires. Leur solde est modeste, il est vrai, mais l'officier subalterne, presque toujours célibataire, n'a point de charges. Du reste, on vit en commun et à bon compte au mess ou à la pension et l'installation de chacun est réduite au minimum. Genre de vie qui renforce à l'extrême la camaraderie et l'esprit de corps et tient l'officier en état d'entrer à tout moment en campagne sans soucis ni arrière-pensées, mais, en revanche, le détourne des loisirs studieux et ne le mêle guère à la société civile que pour les bals ou les chasses. Parmi les militaires, la discussion, l'originalité, l'initiative même deviennent des singularités blâmables.

Les règlements de l'époque, minutieux et impératifs, répondent aux tendances générales. Il n'est que de s'y reporter dans chaque cas particulier pour être éclairé sur la conduite à tenir en évitant l'effort d'une décision personnelle. Les chefs y trouvent le dangereux avantage de juger sur texte et non point au fond. Certains vétérans de l'Empire, qui ont d'autres habitudes, n'acceptent pas, tout d'abord, le règne absolu du règlement. Mais leur résistance est vaine. En 1833, à Perpignan, au moment des guerres carlistes, le colonel Combes présente son régiment au général de Castellane. Croyant que l'on va, d'un

jour à l'autre, pénétrer en Catalogne, Combes a pris sur lui d'alléger sa troupe de quelques impedimenta. Castellane arrive devant la musique : « Pourquoi, dit-il, les sapeurs n'ont-ils pas leurs tabliers ? Où sont la grosse caisse, les chapeaux chinois, les serpents ? — Ce sont des objets inutiles à la guerre, répond le colonel, je les ai fait laisser au dépôt. — Il est dans le règlement de les avoir. Vous les ferez revenir immédiatement. »

Horizon rétréci, passivité dans la discipline, il manque de plus en plus aux officiers l'habitude des idées générales, la notion des rapports mutuels des choses, qui éclairent les degrés les plus élevés de l'action. Ceux d'entre eux qui parviennent aux grands commandements n'y sont pas préparés, comme il est nécessaire, par la méditation appliquée à un champ étendu d'observation.

Cette insuffisance ne se fait sentir, d'ailleurs, que progressivement. Tout d'abord, les grands chefs de l'Empire, Gouvion-Saint-Cyr, Marmont, Soult, Gérard, Mortier, avaient continué, pendant plusieurs lustres, d'exercer les hautes fonctions militaires. Leurs successeurs immédiats avaient pris part aux grandes guerres assez longtemps et dans des grades assez élevés pour en avoir gardé l'instinct et, d'autre part, les Princes, qui sous la Restauration et la Monarchie de Juillet servaient dans l'armée d'une manière effective, s'employaient à favoriser la carrière des plus méritants. Le duc d'Angoulême, le duc d'Orléans, le duc d'Aumale surtout exercèrent à cet égard l'influence la plus heureuse. Bugeaud, appliquant aux leçons de sa jeunesse toutes les ressources d'un vaste esprit, en tirait ce sentiment des réalités, ce goût de l'initiative, cette disposition à solliciter le bon sens et le jugement plutôt que la théorie et la coutume, qui lui permirent de s'adapter aux circonstances imprévues de la guerre d'Afrique. Après lui, Saint-Arnaud se montre capable d'oser une grande entreprise. Pélissier fait preuve d'une fermeté inflexible et raisonnée. Mais il semble que, peu à peu, se raréfient dans le commandement les personnalités d'exception. Baraguay-d'Hilliers, Canrobert, Bosquet, Mac-Mahon, Bazaine, Bourbaki, mis en relief par l'Algérie, s'y sont révélés commandants ou colonels brillants, maniant à merveille de petites colonnes. Devenus grands chefs, ils montrent encore de l'autorité et de la vigueur, mais à la condition que leur tâche soit nettement bornée. Quelques généraux, sortis des armes dites « savantes », comme Lebœuf et Frossard, se sont complètement spécialisés ; l'excès de la technique obscurcit leur vision des ensembles. D'autres enfin, tels Castelnau, Trochu, doués d'une intelligence supérieure, l'ont appliquée trop longtemps aux travaux de cabinet où ils ont perdu le sens de l'action.

Chez des chefs, qui n'ont pas atteint à cette philosophie supérieure de leur art d'où procède l'ampleur des vues, la conception ne peut avoir qu'une courte portée. Dans l'élaboration des plans de campagne ils prennent une part accessoire. L'Anglais Burgoyne, le Suisse Jomini inspirent respectivement les plans de 54 et de 59. Livrés à eux-mêmes, nos généraux tâchent de se mettre en garde contre les événements, faute de pouvoir les dominer. Canrobert, en Crimée, fait preuve d'une résignation docile. Baraguay-d'Hilliers, à Melegnano, prodigue une aveugle énergie. Bazaine, au Mexique, recourt à l'intrigue et à la dissimulation pour masquer son insuffisance.

Tant qu'on se bat en Afrique par groupements peu importants contre un ennemi pourvu d'armes médiocres, une longue expérience des conditions locales suffit à guider le commandement. Mais lorsqu'on se trouve amené à faire manœuvrer des armées sur le théâtre d'opérations d'Europe, les procédés d'Afrique portent à faux. A vrai dire, l'armée dispose d'un corps d'état-major instruit et rempli de conscience. Un Martimprey, en Crimée et en Italie, montre à cet égard d'exceptionnelles qualités.

Mais l'état-major le meilleur est impuissant s'il manque au chef la netteté du dessein. Aussi la campagne de 1859 est-elle marquée, dans toutes les dispositions préparatoires au combat, par des erreurs et des négligences innombrables. Le désordre préside à la concentration des troupes sur la Doria et à Gênes. Le jour de Magenta, nos corps d'armée, marchant à la bataille, se trouvent mêlés dans une inexprimable confusion. Nos troupes sont nourries, pendant toute la campagne, en vertu beaucoup moins de la prévoyance du commandement que de la bonne volonté des habitants de la Lombardie. En 1867 l'Empereur réunit au camp de Châlons tout ce que l'armée compte de plus élevé en grade et de plus réputé. On décide de faire en commun une étude stratégique. Mais il faudrait bâtir un thème, raisonner une situation, donner des ordres. Devant l'impuissance générale, l'Empereur prend le parti de faire simplement lire tout haut par le général Trochu des passages de l'ouvrage de Thiers sur *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*.

Les chefs, pourtant, se prodiguent dans l'exécution. Il est vrai que leur ardeur, mal contenue par la méthode, les empêche souvent de discerner l'essentiel de l'accessoire, les pousse à multiplier leurs interventions personnelles, à se mêler des détails au détriment des ensembles. Mais au feu, quel que soit leur grade, ils se font voir. Trois colonnes d'assaut doivent entrer dans Constantine; leurs trois colonels, Lamoricière, Combes, Corbin, mettent l'épée à la main et franchissent la brèche littéralement les premiers. A Sébastopol, 17 généraux sont tués. Mac-Mahon gravit Malakoff derrière la première vague de sa division. Sachant l'ouvrage miné, il y reste à côté de son fanion et sa vue maintient à leur poste les soldats épouvantés. A Magenta, les généraux Régnaud-de-Saint-Jean-d'Angély, Cler, Mellinet passent vingt fois au milieu des tirailleurs de la garde qui supportent seuls tout le poids du combat. Aussi, la troupe connaît ses chefs, se dévoue à leur personne. Parfois, cependant, l'excès de l'épreuve arrache aux soldats quelques manifestations. Après l'expédition de Dobroudja, trois divisions décimées par le choléra sont passées en revue par Saint-Arnaud. De toutes parts, des cris s'élèvent : « Pourquoi nous a-t-on envoyés ici? Est-ce pour nous faire crever du choléra? Renvoyez-nous en Afrique ou conduisez-nous aux Russes! » Revenant de l'assaut manqué, le 18 juin à Sébastopol, les colonnes huent Pélissier. La veille de Magenta, la division Espinasse réclame à tue-tête qu'on lui donne de quoi manger et du repos. Mais de telles sorties ne tirent pas à conséquence. Elles ont, d'ailleurs, pour contre-partie une familière cordialité. Le maréchal Bugeaud ne s'offusque point d'entendre les troupiers célébrer sa casquette. Les turcos l'ont en chantant l'éloge de leur chef :

*Ce chic exquis,
Dont les cœurs sont conquis,
Ils le doivent à qui?
A Charles Bourbaki.*

A Magenta le maréchal Canrobert se trouve au milieu des grenadiers de la Garde qui l'acclament tout en faisant feu. Lui, « tirant son képi d'un geste théâtral, rejetant en arrière sa grosse tête avec ses longs cheveux frisés et ses moustaches relevées », il répond aux hourras par ces mots : « Salut! messieurs de la Garde. » L'enthousiasme des grenadiers touche alors au délire.

Ces soldats rompus au service mais qui n'en attendent rien, ces officiers portés à l'action mais non au labeur, forment une armée solide mais routinière. Elle vaut beaucoup, appliquée à une mission limitée. Alors, l'endurance de la troupe, la faculté d'adaptation des cadres se déploient et, en fin de compte, l'emportent. Mais une telle armée se trouvera dépassée par les épreuves d'une grande guerre.

II

Une politique pratique, modérée dans ses entreprises, eût tiré de cet instrument les plus féconds résultats. De fait, c'est pour appuyer une politique de ce genre que la Restauration l'avait constitué. La Monarchie rétablie, « renouant la chaîne des temps », projetait de reprendre à l'extérieur son effort traditionnel : sauvegarder l'équilibre européen, éviter la formation de grandes puissances à nos frontières, tenir avant tout l'Allemagne divisée, cultiver les alliances d'intérêts, attirer la clientèle des petits et, exploitant les occasions, s'avancer vers le Rhin sans hâte en consolidant chaque pas, entre-temps maintenir en Méditerranée notre prépondérance et empêcher sur l'Océan toute hégémonie maritime. Pour procéder aux interventions réduites, aux campagnes préventives, aux expéditions lointaines qu'une telle politique devait entraîner, l'armée des lois Gouvion-Saint-Cyr et Soult était suffisante et nécessaire. Inspirant le respect à l'Europe, mais non point l'alarme, disposée à faire la guerre pour la guerre sans s'inquiéter des motifs, prête à se battre à tout moment et n'importe où, elle donnait en Espagne, en Morée, à Alger pleine satisfaction.

Mais, à partir de 1830, un courant dont la force croît sans cesse pousse l'opinion aux grandes aventures. Ce n'est point en vain que la France avait bu la gloire à longs traits sous la Révolution et l'Empire. La sagesse, renouvelée de l'Ancien Régime, semble anachronique à beaucoup de patriotes. Les traités de 1815 leur apparaissent comme la consécration d'un abaissement qu'il faut, à tout prix, réparer. C'est « la halte dans la boue ». Favorisé par ces souvenirs, ces ambitions et ces rancunes, le désir d'une politique plus vaste ressaisit l'esprit des Français. Prendre pour loi, non point le profit national, mais quelque principe abstrait, liberté, justice, nationalité, écouter le sentiment plus volontiers que la raison et, dans l'action où l'on se jette pourvu qu'on la croie bonne et belle, négliger les conséquences, ces tendances, représentées par le parti dit « du mouvement », prennent peu à peu le dessus. « La France s'ennuie », dit Lamartine, et Armand Carrel condamne « le lâche système qui proclame l'égoïsme politique de la France ». La Monarchie de juillet résiste encore à l'entraînement : l'expédition d'Anvers, celle d'Ancône, la conquête algérienne trompent la soif des grandes entreprises.

Mais Napoléon III rompt en visière avec la politique traditionnelle. Sans doute, assiéger Sébastopol, refouler les Autrichiens hors de la Lombardie, ce sont là des tâches limitées dont notre armée s'acquitte à son honneur. Mais, en favorisant la formation sur nos frontières de deux grandes puissances nouvelles, en contribuant à l'abaissement de la Russie et de l'Autriche, en laissant ébranler l'équilibre européen, l'Empereur préparait toutes les conditions d'un conflit où la France aurait à défendre, par ses seuls moyens, son sol et son avenir. Pour mener cette grande guerre nationale, il eût fallu une autre armée.

L'Empereur, il est vrai, eut le sentiment de ce déséquilibre. Après Sadowa, voyant que la guerre devenait inévitable contre la Prusse grossie des Etats allemands, le souverain et plusieurs de ses conseillers se préoccupèrent sérieusement d'accroître la puissance militaire du pays. Dès 1866, sous le coup de l'émotion causée par les effets du fusil prussien à aiguille, l'Empereur ordonnait la mise en service du Chassepot, inventé depuis onze ans et jusqu'alors refusé par le Comité technique d'Artillerie « comme tout à fait impropre à rendre des services en campagne ». C'est d'ailleurs dans les mêmes conditions que Napoléon III avait, naguère, imposé le canon rayé et qu'il devait, en 1869, faire fabriquer des mitrailleuses. Toutefois, il ne s'agissait plus seulement d'améliorer l'armement. Une refonte complète des institutions s'imposait et l'Empereur le comprenait fort bien, lui qui

LES NOUVEAUTÉS EN
OR ROSE



CHRYSANTHÈME OR ROSE ET BRILLANTS

COOSEMANS

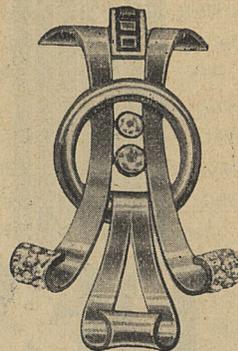
JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE LL. MM. LE ROI ET LA REINE



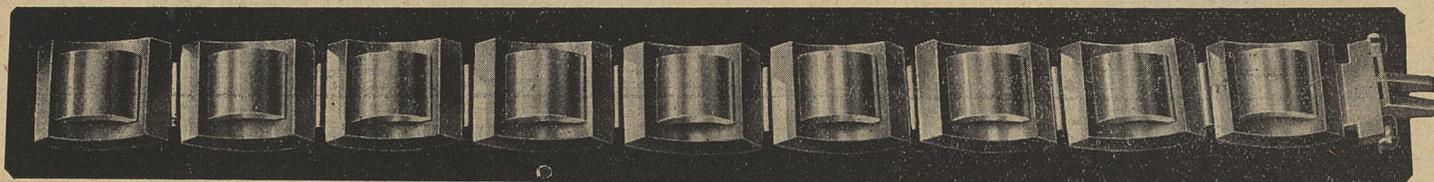
OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS

BROCHES-CLIPS

BRACELETS
BAGUES



OR ROSE
RUBIS ET BRILLANTS



OR ROSE ET JAUNE

25, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhaus
Confiseur

USINB

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.53

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

LOI DU 10 JUIN 1937

Extension des Allocations Familiales

ALLOCATIONS ANNUELLES

payables par semestre, sauf modification par Arrêté Royal

Pour un enfant	Frs	247,20
Pour deux enfants		667,20
Pour trois enfants		1,363,20
Pour quatre enfants		2,431,20
Pour cinq enfants		3,919,20
Pour six enfants		5,407,20, etc.

Minimum de Contrainte

Maximum de Facilités

en vous adressant à



"LA FAMILLE,"

Caisse Mutuelle d'Allocations Familiales

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Tél. : 11.81.90 (3 lignes) C. Ch. Post. : 430.14



DEVROYE-FRÈRES
ORFEVRES

AVENUE DE LA COURONNE 368
BRUXELLES

Quand
on dit :
"ERY"



on dit :

"PRECIS"

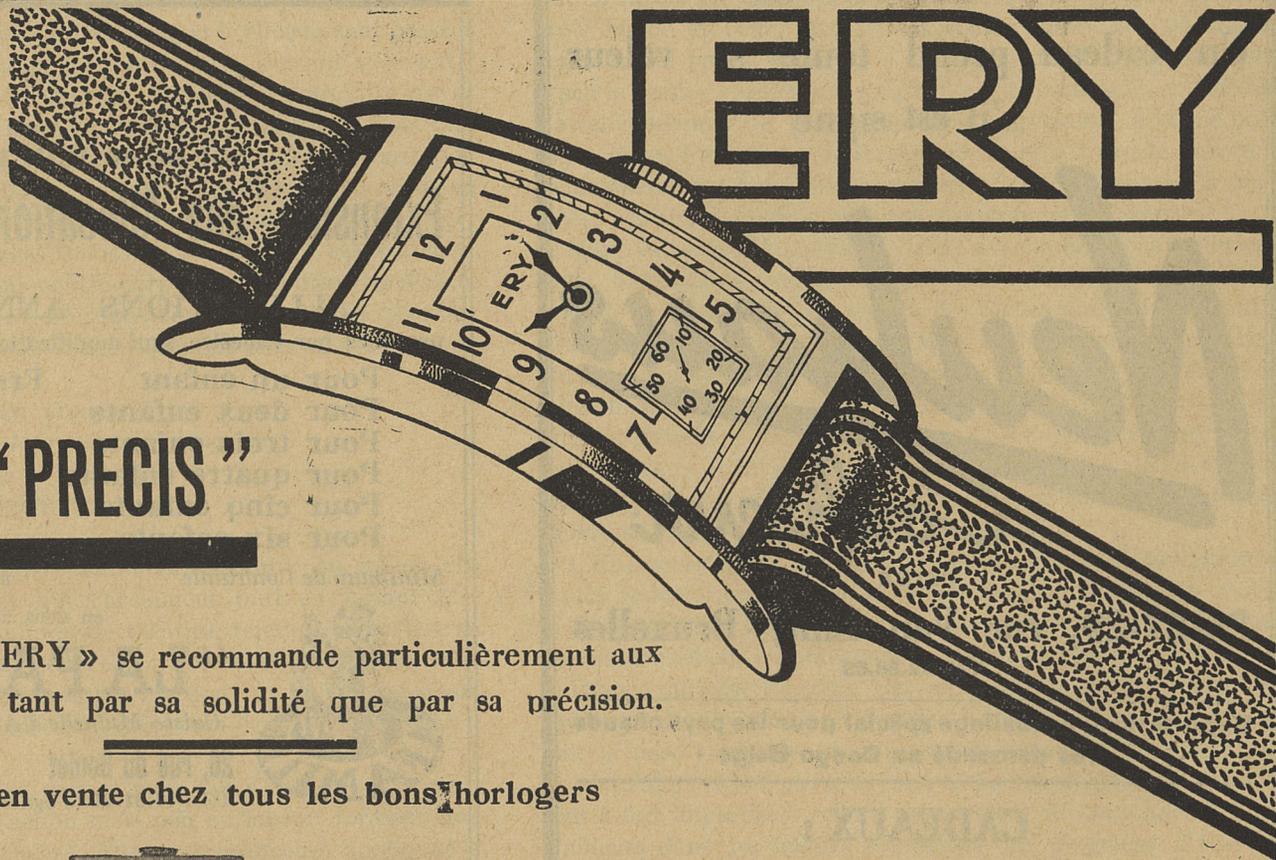


La montre « ERY » se recommande particulièrement aux missionnaires tant par sa solidité que par sa précision.

Elle est en vente chez tous les bons horlogers



ERY



voulait instaurer le service obligatoire à court terme, à la mode prussienne, pour donner à l'armée le nombre. Mais la réforme rencontra les deux obstacles habituels : la résistance de l'opinion, qui n'acceptait point de voir augmenter ses charges, et les préventions des techniciens, ennemis du changement de l'ordre où ils avaient l'habitude de vivre.

Tout d'abord, l'Empereur, reculant devant les objections, renonçait à la conscription uniforme et universelle. Il se ralliait au projet opportuniste du maréchal Niel qui, tout en conservant l'armée du service à long terme, prétendait constituer une garde nationale mobile que l'on instruirait sommairement et que l'on pourrait, à la mobilisation, verser dans les troupes actives.

Les préfets dans leurs rapports, les conseils généraux dans leurs vœux se montrèrent hostiles à ce projet. A peine déposé, il subissait au Conseil d'Etat des entailles profondes. Venu en discussion devant le Corps législatif, il s'y heurtait aux passions des partis, attaqué de front par la gauche opposante qui niait le péril de guerre et sommait le gouvernement de renoncer à l'armée permanente, sourdement combattu par la droite qui craignait de voir grandir l'impopularité du régime. « Pour moi, disait Jules Simon, je ne crois pas la guerre prochaine, car la Prusse n'a pas d'intérêt à faire la guerre à la France. » — « L'armée allemande, affirmait Emile Ollivier, est une armée essentiellement défensive. » — « Nous sommes obligés de voter la loi, puisque l'Empereur le veut, écrivait un député officiel, mais nous l'arrangerons de telle façon qu'elle ne pourra pas servir. » La garde mobile, pour laquelle le ministre demandait d'abord quatre mois d'exercice, puis soixante-quinze jours, voyait finalement régler comme suit son instruction : « Les réunions ne peuvent se répéter plus de quinze fois par année. Chaque réunion ne peut donner lieu à un déplacement de plus d'une journée. Sont exceptés les jeunes gens qui justifient d'une connaissance suffisante du maniement des armes. »

Beaucoup de militaires ne montraient pas, d'ailleurs, plus de compréhension que les politiques. Dès son avènement, Napoléon III avait rédigé un projet de décret instituant le recrutement par région et l'appel des réservistes dans la ville la plus rapprochée de leur domicile. Ainsi seraient facilitées les opérations de la mobilisation. Mais le comité militaire, auquel furent soumises ces suggestions, les désapprouvait. Son secrétaire, le colonel Trochu, concluait ainsi son rapport : « Une telle armée serait nationale, c'est ce qu'il ne faut pas. » Le projet Niel rencontra dans l'armée une vive résistance. La commission militaire, nommée pour l'étudier, ne put se mettre d'accord. « Cette proposition, disait le maréchal Randon, ne nous donnera que des recrues. Ce sont des soldats qu'il nous faut ! »

Ainsi fut rendu méconnaissable le plan de réorganisation de nos forces. La mort du ministre qui l'avait conçu et l'inertie générale empêchèrent qu'on appliquât le peu qui avait été décidé. La Garde Mobile ne fut jamais réunie, sauf à Paris pour quelques journées. En 1870, la France se jetait dans une guerre de peuples, armée pour une guerre locale.

Au contraire, les personnalités responsables avaient fait de l'armée allemande un instrument d'une extrême valeur. Guillaume, devenu roi de Prusse en 1861 après avoir été régent, n'avait pas cessé de s'y appliquer. Et, tandis que Bismarck, nommé chancelier en 1862, réalisait les conditions politiques de la victoire, Roon ministre de la Guerre à partir de 1858, et Moltke, chef du grand état-major depuis 1861, en forgeaient les conditions militaires. La campagne de 1863 et celle de 1866 avaient fait l'épreuve de l'organisation en vigueur. Chaque citoyen servait trois ans dans l'active, — un an seulement s'il appartenait aux carrières libérales, — puis, versé dans la réserve et ensuite dans la landwehr, se trouvait mobilisé au premier ordre. Ce sys-

tème, imposé par le régent Guillaume à la résistance acharnée du Parlement, étendu à la Confédération des Etats du Nord et complété, après Koniggrätz, par des conventions militaires avec les Etats du Sud, mettait dans la main du commandement prussien, dès le début du conflit, plus d'un million de soldats.

Troupes dociles, que commandait un corps d'officiers recruté presque entièrement dans la noblesse terrienne de Prusse, homogène par la situation sociale et le dévouement à la dynastie, soutenu par la sollicitude du roi qui en partait l'uniforme, des princes qui servaient dans ses rangs, des pouvoirs publics qui voyaient en lui le rempart de l'Etat. Dans cette caste, orgueilleuse et fermée, l'admiration exclusive du passé, la routine auraient trouvé peut-être un champ fertile, si l'intelligence d'un grand homme de guerre n'y avait organisé l'émulation du talent. Discernant que la conduite des opérations dans une guerre moderne exige une haute formation de l'esprit, Moltke avait apporté tous ses soins à former un grand état-major, le recrutant parmi les meilleurs officiers sortis de l'Académie de Guerre, le sélectionnant par une épuration constante, le tenant en haleine par des travaux, exercices, missions spéciales, bref, le rendant capable de diriger tous les rouages de l'immense machine.

* * *

Ainsi, l'armée française, qu'un gouvernement affaibli n'a pas su réformer, se trouve à la déclaration de guerre en face d'un adversaire longuement préparé. La mobilisation, ordonnée le 14 juillet, à porté le 5 août à la frontière 250.000 hommes; 60.000 sont dans les dépôts, ou en Algérie, ou à Rome. Et nous n'avons rien d'autre qui puisse, de plusieurs mois, offrir quelque solidité. Encore, ces forces sont-elles organisées, armées, transportées, au milieu du pire désordre, car les grandes unités n'existant pas en temps de paix, il faut les constituer de toutes pièces à la frontière, leur désigner des états-majors, faire sortir des arsenaux leurs canons, leurs caissons, leurs parcs, les doter à l'improviste de services et de matériel. Pendant ce temps, l'ennemi amène aux premiers chocs 500.000 hommes, organisés à l'avance en corps d'armée et divisions, garnit ses dépôts de 160.000 soldats et lève une solide landwehr de 200.000 hommes.

Aucun avantage d'armement ne vient compenser notre infériorité numérique. Certes, le chassepot vaut mieux que le Dreyse, il tire plus vite et sa trajectoire tendue rend son feu très efficace. Mais, à chaque fantassin français l'adversaire en oppose deux. D'ailleurs, son artillerie l'emporte de loin sur la nôtre. En face de nos 900 canons, il en a 1.500. Chaque pièce allemande a 450 coups à tirer, chaque pièce française 280, et la portée et la précision sont à l'avantage de l'ennemi. Il est vrai que, seuls, nous disposons de mitrailleuses, canons à balles fabriqués à Meudon, en secret, et dont on attend des merveilles. Mais leur emploi n'a pu être étudié. Elles rendront surtout des services d'ordre moral par l'illusion qu'on nourrit à l'égard de leur puissance mystérieuse.

Et cependant, telle qu'elle était, l'armée française, vigoureuse et aguerrie, constituait un instrument redoutable. Maniée par des chefs résolus, elle aurait pu balancer la fortune et tirer des succès, sinon la victoire, de mainte occasion qui s'offrit. Mais, tandis qu'un plan net et clair oriente les masses allemandes, au contraire nos forces ne cesseront pas d'être ballottées entre des projets contradictoires.

Avant la guerre, le plan offensif dit « de l'Archiduc Albert » et le plan défensif du général Frossard étaient demeurés à l'état de suggestions. L'Empereur et ses conseillers n'avaient rien arrêté de ferme. On se borne donc, pour commencer, à disperser les unités en cordon le long de la frontière. Le 6 août, un corps

d'armée succombera seul à Frœschwiller, quand il eût été facile d'en concentrer trois. A Forbach, le II^e corps se trouvera réduit à ses trois divisions, quand un ordre envoyé à temps en eût pu mettre sept en ligne.

Il est vrai qu'après ces malheureux débuts, suivis d'une semaine d'hésitations, on prend le parti de concentrer toutes nos forces de campagne. Bazaine reçoit de l'Empereur l'ordre de replier sur Verdun l'armée rassemblée sous Metz, afin de se réunir aux troupes venues d'Alsace, que Mac-Mahon reconstitue au camp de Châlons. Ainsi seront enfin groupées et articulées pour la manœuvre nos belles et bonnes divisions. Mais il faudrait que le maréchal Bazaine sût régler les marches, les stationnements, les ravitaillements de 180.000 hommes, s'éclairer, se garder, organiser les liaisons. Or, il en est incapable. Sentant son inaptitude, mais se refusant à l'avouer, ce qui est sa plus lourde faute, il tient pour habile de n'entreprendre rien et se cramponne à un système têtue et borné d'inaction.

Bazaine bloqué, le maréchal de Mac-Mahon veut se replier sur Paris. A ses vieilles troupes viendraient se souder les forces qu'on lève sur tout le territoire et l'on pourrait organiser la défense nationale. Mais le gouvernement de la Régence, épouvanté par les conséquences politiques qu'entraînerait une telle retraite, exige la marche sur Montmédy, au secours de Bazaine. Par deux fois, Mac-Mahon interrompt le mouvement; par deux fois, il lui est enjoint de le reprendre. Et ce plan, mal conçu et contrarié sans cesse, aboutit à placer autour de Sedan, dans une situation mortellement dangereuse, un commandant en chef et une armée désemparés. Au cours même de la bataille, trois chefs commandent tour à tour, chacun prenant des dispositions qui bouleversent les précédentes. Le premier, Mac-Mahon, veut tenir sur place; le second, Ducrot, entend se replier sur Mézières; le troisième, Wimpffen, prend l'offensive en direction de Carignan.

Cette incertitude entraîne des fautes d'exécution tragiques. L'absence d'un dispositif de sûreté approprié, le 4 août à Wissembourg, la mise en marche de l'armée de Metz, le 15 août, sur une seule route, quand on pouvait en utiliser trois, l'inaction de la cavalerie, les 15 et 16 août, tandis que l'armée bat en retraite, l'enchevêtrement des colonnes de l'armée de Châlons pendant la marche sur Montmédy, le défaut de couverture sérieuse au stationnement du V^e corps, le 30 août autour de Beaumont, contenaient en germe nos désastres.

Ce n'est point à dire que l'ennemi opère toujours d'une manière irréprochable. Plusieurs fois, il se trouvera en posture si fâcheuse qu'une simple initiative locale de nos chefs l'eût gravement éprouvé. Mais tout s'arrange en face d'un adversaire passif. Faute d'une mission précise, Mac-Mahon à Frœschwiller et Frossard à Spicheren se bornent à défendre les positions qu'ils occupent. En même temps, Faily et Bazaine, qui sont en mesure de marcher au canon, ne le font point ou le font trop tard. Le 16 août, Canrobert, qui a engagé à l'ouest de Rezonville le gros de son corps d'armée et qui discerne fort bien que le moindre effort à sa droite sur le bois de Tronville, par débordances du III^e corps prussien, entraînerait la décision, se garde de faire cet effort parce qu'on ne le lui a pas dit et reste à son poste de commandement de la Voie Romaine, fumant cigare après cigare et recevant les obus avec philosophie. Ladmirault, débouchant ensuite plus à droite avec 30.000 hommes qu'il lui suffirait de porter en avant pour assurer la victoire, s'en tient à des avantages de détail par crainte de contrarier les intentions supérieures.

Non point, certes, que ces chefs, éprouvés en maintes campagnes soient dépourvus de qualités. Dans les conditions lamentables où ils se trouvent placés, on les voit, fréquemment, faire preuve de coup d'œil. La position de Frœschwiller et celle de Spicheren sont judicieusement choisies. Les contre-attaques,

menées par le général Bataille autour de Stiring, le 6 août, offrent des modèles de vigueur et d'opportunité. On ne saurait rien reprendre aux dispositions prescrites par Ducrot pour couvrir la retraite du I^{er} corps sur Niederbronn. Le 14 août, devant Mey-Ladmirault conduit avec habileté le combat de son IV^e corps. Le 16 août, toute l'action de la division de Cissey, — marche d'approche derrière la ligne de combat, débouché, engagement vers le ravin de la Cuve — est digne des plus grands éloges. D'ailleurs, suivant une noble tradition, les généraux français se prodiguent au feu, comme s'ils espéraient suppléer par l'action personnelle à tout ce qui leur manque de méthode et de moyens. A Frœschwiller, Mac-Mahon se tient toute la journée aux postes d'observation les plus exposés. Le 16 août, Bazaine parcourt bravement la ligne de combat, s'occupant ici de masser un bataillon, là de placer une batterie. Le 18 août, Canrobert, qui défend Saint-Privat, demeure pendant tout le combat au milieu de ses tirailleurs et ne se retire qu'avec le dernier échelon. A Sedan, Wimpffen, pied à terre, l'épée à la main, essaie jusqu'au dernier moment de se frayer un passage vers Balan et entraîne trois fois à l'assaut les groupes de soldats qu'il a pu rassembler. Sur les champs de bataille d'Alsace, de Lorraine et des Ardennes il est tombé : un maréchal de France et 52 généraux, parmi lesquels 20 tués. Par là, ces chefs ont sauvé leur honneur. Ni l'expérience ne leur a manqué, ni surtout le courage, mais bien la largeur des vues, l'ampleur du jugement, en un mot l'envergure, sans lesquelles on n'embrasse point les problèmes de la grande guerre.

Et cependant, la troupe française, dépourvue de moyens, placée dans les pires conditions stratégiques et tactiques, énervée par l'angoisse que répand en bas l'indécision d'en haut, la troupe fait preuve sur les champs de bataille d'une ardeur, d'une solidité qui, sans diminuer l'amertume de nos défaites leur confèrent, pourtant, quelque grandeur. Il est vrai que, dans ses rangs, presque tous les officiers, beaucoup de sous-officiers, un certain nombre de soldats ont déjà fait campagne et que la longue durée du service donne aux régiments une cohésion puissante. L'histoire de ces tristes journées est comme tissée d'actions vigoureuses par quoi se manifestent les plus rares qualités guerrières. Les contre-attaques du 1^{er} tirailleurs, le 4 août, à Wissembourg, puis deux jours après à l'est de Frœschwiller, la résistance du 3^e zouaves au Niederwald et le retour offensif du 8^e de ligne sur le Gifertwald de Spicheren, l'enlèvement du bois de Mey par la division Grenier le 14 août à Borny, l'énergie déployée au nord de Vionville le 16 août par l'artillerie du II^e corps, la défense de Roncourt et de Saint-Privat par les divisions Levassor-Sorval et Lafont de Villiers et par le 9^e de ligne, les combats livrés par l'infanterie de marine à Bazeilles et à Balan, les charges de cavalerie de Morsbronn et de Floing sont des faits d'armes tels qu'aucune armée, à aucune époque, n'en accomplit de plus beaux.

Troupe vaillante, qui tâche, à force de courage, de vaincre le mauvais destin. Troupe consciencieuse de ce qu'elle vaut, qui court aux armes avec joie lorsqu'elle y est appelée, qui le 14 août, battant en retraite vers la Moselle, fait demi-tour dès qu'elle entend le canon, gravit au pas de charge les pentes des plateaux de Borny et de Saint-Julien, animée d'une telle ardeur que les soldats en pleurent d'émotion, qui le soir du 16 août, à l'est de Mars-la-Tour, sentant l'ennemi épuisé, débordé, prêt à se rompre, mais enchaînée elle-même par d'inexplicables consignes d'inertie, crie tout le long de la ligne : « En avant ! En avant ! » Troupe solide, dont aucun revers n'entame la bonne volonté, qui se bat à Saint-Privat aussi bravement qu'à Spicheren, qui, bloquée dans Metz et voyant le désastre imminent, s'engage à Noisseville et à Ladonchamps comme si l'espérance lui restait intacte. Troupe habile aux armes, qui, malgré l'absurde emploi que l'on fait d'elle, luttant à un contre deux, écrasée par une artillerie très

supérieure, tue et blesse aux Allemands, pendant les trois grandes semaines du mois d'août, 58.000 hommes, tandis qu'elle en perd elle-même 49.000. Troupe fidèle, qui paye de son humiliation et de sa misère des fautes qui ne sont pas les siennes et qui, au retour des camps de prisonniers où le vainqueur l'a parquée, retrouve assez de dévouement et de discipline pour enlever les barricades de la Commune et sauver l'Etat. Pauvre troupe, dont les malheurs injustes demeurent comme une ineffaçable leçon dédiée à ceux qui gouvernent et à ceux qui commandent.

III

Quand, le matin du 2 septembre, Bismarck demande à Napoléon si l'épée que l'Empereur remet au Roi de Prusse est celle de la France, il ne doute point que la paix doit bientôt sanctionner la victoire allemande. A ne considérer que des éléments matériels, toute résistance est, effectivement, impossible. Et cependant la France va tirer d'elle-même des armées nouvelles, prolonger la lutte cinq mois durant et sauver ce qui peut l'être de son honneur et de son prestige.

Pourtant, c'est dans de bien mauvaises conditions intérieures que s'organise la Défense nationale. En vain, le 7 août, après nos premiers revers, le gouvernement de la Régence a-t-il adjuré les Français « de ne plus connaître qu'un parti, celui de la France », les passions politiques se déchainent. Le régime impérial ne résiste pas à la nouvelle de Sedan.

C'est donc un gouvernement improvisé qui assume la charge de diriger la guerre. L'effort de la Défense nationale va se ressentir de la confusion qu'un aussi brusque et complet changement jette dans les pouvoirs publics. Les hommes de l'opposition républicaine, qui se sont emparés des affaires, ne possèdent, en effet, qu'une autorité médiocre. Ils ne se recommandent, ni par leur idéal politique, que ne partagent alors aucunement la plupart des citoyens, ni par leurs talents, qu'ils n'ont pas encore eu l'occasion de manifester en dehors de la tribune, ni par leur prévoyance, car ils ont jusqu'au dernier moment méconnu le péril prussien et entravé les réformes militaires. En outre, préoccupés d'asseoir dans le pays le régime nouveau et traînant derrière eux une clientèle avide, ils bouleversent l'administration pour la remplir de partisans et multiplient par là, en détail, les inconvénients déplorables d'une révolution accomplie en présence de l'ennemi.

Et cependant, malgré toutes les erreurs dues à l'idéologie, au parti pris, à l'inexpérience, le gouvernement de la Défense nationale a vraiment exercé la direction de la guerre. Il a levé des hommes, constitué des moyens, trouvé des chefs, imposé des plans. Certes, il ne l'a point fait sans à-coups ni gaspillages, car rien ne remplace la méthode ni le savoir. Mais il l'a fait, et malgré tous les déboires de l'improvisation, c'est d'abord à lui que la France est redevable du bénéfice moral qu'elle recueillit de cette lutte prolongée.

Gambetta personnifié devant l'Histoire le sursaut de la patrie. Lorsque, le 9 octobre, le jeune député arrive à Tours pour y diriger la guerre en province, rien ne l'a préparé à cette tâche écrasante. Mais il ne doute pas de lui-même et prétend suppléer à sa connaissance superficielle des affaires par l'éloquence, l'ardeur, la volonté. Eloquence qui se nourrit d'images plutôt que de raisonnements, mais d'où jaillissent les idées. Ardeur ostentatoire, qui prend sa source moins dans la conviction de l'esprit que dans la fougue du tempérament, mais ardeur communicative, dont le torrent emporte les doutes. Volonté tumultueuse, mais qui s'impose à l'inertie et à la veulerie générales. Bref, passionné

plutôt qu'éclairé, actif plutôt que laborieux, Gambetta sut, pourtant, exercer l'empire d'une personnalité puissante. Il eut des dons de chef et l'audace d'en faire usage, en un temps où la France succombait faute d'être conduite.

Au lendemain de Sedan, nous n'avons littéralement plus de troupes en campagne. Autour de Metz, l'armée de Bazaine, irrémédiablement bloquée, commence son agonie. Vingt-cinq mille hommes, sous Vinoy, qui n'ont pu rejoindre Mac-Mahon, rétrogradent de Mézières sur la capitale. A Paris on en rassemble 30.000 autres, tirés à grand-peine des dépôts, plus 10.000 marins et autant de gendarmes, douaniers, forestiers. En Algérie quelques bataillons et escadrons gardent la colonie. C'est tout ce qu'il nous reste d'instruit et d'organisé pour tenir tête au million d'Allemands victorieux qui avancent sur notre territoire.

Il est vrai que les dépôts de l'armée active contiennent cent quarante-cinq mille hommes, mais il entre dans ce chiffre 90.000 conscrits de la classe 1869, appelés depuis un mois seulement, 15.000 ouvriers et commis, 10.000 malingres. La Garde Mobile, convoquée dès le début d'août, compte 365.000 jeunes gens. La classe 1870, appelée en octobre, fournit 160.000 recrues. Trente mille hommes se sont engagés pour la durée de la guerre. Au mois de novembre sont levés les « mobilisés », citoyens de trente-cinq ans célibataires ou veufs sans enfants. Dans les places, à Paris, notamment, la Garde Nationale rend quelques services. Enfin, certaines formations auxiliaires, francs-tireurs, zouaves pontificaux, légions de Garibaldi contribuent à la résistance. Et la France, où depuis cinquante-cinq ans la masse du peuple échappe à l'obligation militaire, offre une preuve frappante de sa vitalité guerrière en donnant tant de ses fils dans de pareilles circonstances. Mais les hommes ne sont qu'une foule amorphe tant qu'on n'en aura pas fait des troupes.

Le gouvernement de la Défense Nationale et, surtout, sa délégation de province s'y appliquent de toutes leurs forces. Du 4 septembre au 2 février, plus d'un million d'hommes, formant dix-sept corps d'armée et plusieurs divisions indépendantes, sont jetés contre l'ennemi. Résultat d'autant plus remarquable, qu'il faut décider et préparer au sein de l'administration centrale, car il n'existe pas alors de régions militaires, et les préfets nouveaux, chargés du recrutement et de l'organisation des unités, n'y montrent aucune compétence. En outre, la délégation a fort à faire pour empêcher la force française de s'éparpiller en formations irrégulières. Par bonheur, des corps tels que les « Francs-tireurs de l'Atlas », les « Guérillas de Marseille », les « Chasseurs Républicains de la Loire », les « Ours Nantais », les « Enfants perdus de la montagne » resteront des exceptions.

Si, du moins, l'on disposait de cadres solides pour mener au feu ces troupes improvisées, la faculté d'adaptation du soldat pourrait, jusqu'à un certain point, suppléer à l'instruction et à l'entraînement. Mais c'est de cadres qu'on manque surtout. Il faut suspendre les règles ordinaires de l'avancement, distribuer des commandements au hasard des nécessités, rappeler à l'activité des officiers en réforme, en congé ou en retraite, donner des galons d'or à tout ce que les dépôts, bureaux, établissements contiennent encore de gradés. On crée un cadre « auxiliaire », qui permet d'incorporer dans l'armée certains éléments de valeur, tels que des officiers de marine, et de placer dans les services de l'Intendance, du Génie, de Santé, des Postes et Télégraphes des hommes compétents tirés des carrières civiles. Par contre, on voit accéder à des grades élevés des gens dont les principaux titres sont leurs amitiés politiques, voire même des aventuriers dont l'indignité fait scandale. Dans la Mobile, les officiers, d'abord nommés par le ministre, le seront par l'élection, après le 4 septembre. Heureusement, la troupe aura presque partout la sagesse

de confirmer les nominations antérieures et l'encadrement de ces jeunes bataillons ne laissera pas d'être acceptable.

Les services de l'artillerie, dirigés à Tours par le général Thoumas et le colonel de Reffye, déploient, pour armer ces masses, des prodiges de labeur et d'invention. A Paris, il est vrai, de vastes moyens ont été rassemblés, dès le mois d'août, par le ministère Palikao et les ressources propres à la capitale permettent de fabriquer sur place le complément. Mais ailleurs il n'en va pas de même. Au mois d'octobre, les magasins livrent 120.000 Chassepots; 200.000 autres existent dans les dépôts. Enfin! les manufactures en fabriquent 20.000 par mois. C'est, au total, trop peu pour qu'on puisse en donner un à chacun des fantassins. Il faudra distribuer aux gardes nationaux, aux « mobilisés », à certains bataillons de mobiles des fusils dits « à tabatière », armes sérieuses, qui valent à peu près le Dreyse, mais n'inspirent pas confiance à ceux qui les portent du moment qu'il en existe de meilleures. Il faudra, surtout, acheter à l'étranger tout ce qu'on voudra nous vendre. L'armistice trouvera les troupes françaises armées de fusils de quatre-vingt-neuf modèles différents.

En ce qui concerne l'artillerie, la situation n'est pas plus brillante. Les arsenaux, à la vérité, fournissent plus d'un millier de bouches à feu. Mais ce ne sont point là des batteries, puisqu'il n'y a ni affûts, ni caissons, ni canonniers, ni chevaux, ni harnachements. Si la Défense Nationale réussit en définitive à mettre en ligne 2.200 canons de campagne, avec les colonnes et parcs nécessaires, il n'y a qu'un rapport lointain entre la quantité de ce matériel et le parti qu'on peut en tirer.

* * *

Mener au feu des troupes aussi hétérogènes est une tâche singulièrement ardue. Le commandement de la plupart des grandes unités nouvelles est assuré par des généraux qu'une évocation, une blessure ou quelque incident ont fait échapper à la captivité. Ducrot, Martin des Pallières, Clinchamp, Bourbaki, Cambriels, ou tirés du cadre de réserve, comme d'Aurelle de Paladines, Vinoy, ou demeurés tout d'abord en Algérie, aux colonies, à l'intérieur, tels Chanzy, Sonis, Faïdherbe, Farre, Crouzat. Presque tous s'accommodent le mieux possible de l'instrument défectueux qu'on leur donne à mettre en œuvre, mais quelques-uns perdent courage au milieu d'un tumulte qui bouleverse leurs habitudes. Plusieurs marins, La Roncière Le Nourry, Jauréguiberry, Jaurès, Gougéard, apportent à leur tâche imprévue beaucoup de bon sens et d'autorité. Enfin, parmi les généraux de fortune, un Charette, un Garibaldi font preuve d'heureuses qualités, un Crémer, un Clément-Thomas s'agitent plutôt qu'ils n'agissent, un Robin, un Crévisier sont simplement des incapables.

Dans ces tristes jours, où ceux qui commandent ont à lutter non seulement contre un ennemi habitué à vaincre, mais encore contre cette hostilité latente du hasard qu'entraîne toujours l'improvisation, des chefs paraissent, pourtant, qui manient avec vigueur les tronçons du glaive. D'Aurelle rend l'armée de la Loire capable de tenir campagne et fait, à Coulmiers, « réapparaître le génie de la France ». S'il n'a pu, à Beaune-la-Rolande et à Loigny, non plus qu'à Orléans, triompher des vétérans de Frédéric-Charles, du moins il dirige la bataille et règle la retraite d'une manière fort honorable. Ducrot, à Paris, tire tout le possible d'une situation sans issue. Pour n'avoir pas abouti à rompre l'investissement, Champigny, Buzenval sont pourtant des affaires sérieusement préparées et conduites. Faïdherbe, dans le Nord, mène une énergique campagne, frappe durement l'ennemi à Pont-Noyelles et à Bapaume et, après Saint-Quentin, parvient à sauver ses troupes. « Il pense et il prévoit, dit de lui Gambetta,

rare trouvaille par le temps qui court! » Cambriels fait preuve d'un sens réel de la guerre dans ses opérations des Vosges et de Franche-Comté.

Chanzy enfin, Chanzy surtout, adapte aux circonstances nouvelles ses talents et son savoir. C'est qu'il mêle à l'instinct de la guerre l'intelligence générale des événements. C'est aussi que son âme est forte, que rien ne le déconcerte, et qu'au milieu des pires traverses il montre « cette sérénité dans la peine qui est, suivant Voltaire, le premier don de la nature pour le commandement ». A Coulmiers, à Villepion, il conduit avec habileté les jeunes troupes de son XVI^e corps. Nommé commandant en chef de la 2^e armée de la Loire, après la perte d'Orléans, il accroche aux lignes de Josnes ses unités durement éprouvées, les remet en ordre en pleine bataille et tient quatre jours en échec les meilleures troupes allemandes. Le repli sur la Loire, qu'il lui faut ensuite entreprendre, avec une armée décimée, dans un terrain abominable et par une affreuse saison, est un chef-d'œuvre de sang-froid. La retraite ultérieure jusqu'au Mans, accomplie par des unités épuisées, se fût changée en déroute sans la prévoyance et l'énergie du général. Son armée à peine rétablie, il tâche d'en imposer à l'ennemi par des colonnes mobiles. Attaqué dans les lignes du Mans, il repousse longtemps l'adversaire. Rejeté sur Laval, il s'appête à combattre encore. S'il avait été possible qu'un homme changeât le destin de la France, cet homme eût été Chanzy.

Au fond, notre pays, riche en ressources, aurait à la longue les moyens de ressaisir l'avantage. Certes, la guerre est perdue, mais on pourrait en gagner une autre, à condition d'avoir du temps. Il faudrait du temps, en effet, pour organiser, armer, instruire les nouvelles levées, sélectionner leurs chefs. Il en faudrait, pour remettre en marche les rouages de l'administration, émouvoir l'Europe, réunir les approvisionnements. Il en faudrait, pour laisser passer, sans risquer d'opérations décisives, cet affreux hiver de 70-71. Mais, du temps, nous n'en avons pas! Car il s'agit de débloquer Paris. Le rôle joué par la capitale dans la vie nationale, les souvenirs de 1814, la théorie des camps retranchés, due à Rogniat et répandue par le général belge Brialmont, la personnalité du gouverneur Trochu ont conduit à concentrer dans la ville une armée nombreuse et un matériel considérable. Par surcroît, le gouvernement du 4 septembre est sorti d'un mouvement parisien. Il se compose des députés et du gouverneur de Paris. C'est à Paris qu'il réside. Il incline donc à confondre le sort du pays et celui de la capitale. En laissant bloquer dans la grande cité son gouvernement et la meilleure part de ses ressources, la France a arrêté le sens et les limites de sa résistance. Car, malgré l'esprit de sacrifice de la population, les approvisionnements enfermés dans les murs sont loin d'être inépuisables. Le gouverneur fixe d'abord au milieu de décembre, ensuite à la mi-janvier, la date à laquelle il faudra se rendre. Implacable délai qui va tout compromettre en nous forçant à tout précipiter.

Ainsi de l'offensive prise, en novembre, par l'armée de la Loire, qui doit se combiner avec une sortie de la garnison de Paris projetée sur la Basse-Seine. En vain d'Aurelle fait-il valoir la dispersion des unités et l'insuffisance des préparatifs. Il faut agir au plus vite, puisque Paris l'exige. Si la victoire de Coulmiers récompense, d'abord, ce premier essai d'offensive, elle demeure inachevée, car les troupes sont loin d'avoir acquis les aptitudes manœuvrières qui permettraient d'exploiter le succès.

Quelques jours plus tard, à Beaune-la-Rolande, puis à Loigny, les mêmes raisons entraînent la même précipitation. On a appris qu'une grande sortie de l'armée de Paris est en cours. Sous prétexte d'aller plus vite, la Délégation adresse aux corps des ordres directs. L'aile droite, poussée en avant sans liaison avec l'aile gauche, échoue devant les lignes allemandes, après quoi

UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

QUELLE CARRIÈRE CHOISIR ?

La plupart des professions sont encombrées, les professions libérales plus que toutes les autres. Seul, le commerce offre encore de larges possibilités aux jeunes joignant une valeur personnelle et la volonté de percer à une solide culture technique. Dans les affaires il y aura toujours une place pour l'homme ambitieux.

A quelles carrières prépare l'École des Sciences Commerciales et Économiques de l'Université de Louvain ?

L'Université de Louvain, par son École des Sciences Commerciales et Économiques, prépare à toutes les carrières se rattachant au commerce. Dans le haut négoce, la haute banque, dans les carrières coloniales et consulaires, les anciens élèves de l'École des Sciences Commerciales et Économiques occupent des postes directeurs.

COMMERCE. — Chef d'entreprise, commissionnaire, importateur, exportateur, expert-comptable, conseil fiscal, organisateur-conseil, etc.

FINANCES. — Toutes les situations de premier plan qu'offrent la banque et la bourse.

SCIENCES ACTUARIELLES. — Situations offertes dans ce domaine par les Compagnies d'assurances et les Sociétés fiduciaires.

CARRIÈRES COLONIALES. — Toutes les situations lucratives qu'offrent l'administration coloniale et le commerce d'importation.

CARRIÈRES CONSULAIRES. — Toutes les situations du cadre consulaire.

L'Enseignement de l'École des Sciences Commerciales et Économiques de l'Université de Louvain.

Le corps enseignant est constitué d'universitaires, de grands chefs d'entreprises, de financiers, de juristes et d'hommes d'État dont le renom est universel. C'est ainsi que le corps professoral compte deux anciens premiers ministres, trois anciens ministres, un membre de la Cour de La Haye, etc.

Un grand nombre de professeurs ont fait des études théoriques et pratiques aux États-Unis où ils se sont familiarisés avec les méthodes commerciales américaines. Restés en contact avec les universités et les hommes d'affaires d'outre-Atlantique, leur enseignement se modèle sur l'actualité.

Les étudiants ne se spécialisent qu'après trois années d'études, c'est-à-dire après avoir reçu une culture commerciale complète et pu discerner la branche convenant à leur goût et à leurs aptitudes.

Les études se caractérisent par des méthodes modernes au service d'un programme très étendu. Les cours sont extrêmement variés, leur matière considérée de façon complète. Le programme technique est lié à un enseignement pratique. L'École des Sciences Commerciales organise de nombreuses visites aux installations commerciales belges et étrangères; elle a créé, sur le modèle des universités américaines, un centre de préparation aux affaires par le système des cas (participation des étudiants à la vie pratique des affaires) qui collabore avec le centre identique créé par la Chambre de Commerce de Paris.

Pourquoi choisir l'Université de Louvain pour les études commerciales ?

Le coût des études n'est pas plus élevé à l'Université que dans un institut isolé. Cependant l'Université offre des avantages nombreux.

Seule l'Université délivre les grades universitaires que sont le doctorat et l'agrégation et seule apporte à l'étudiant la satisfaction que procure l'obtention de ces grades. L'École des Sciences Commerciales de l'Université de Louvain forme plus de docteurs et d'agrégés que tous les autres instituts supérieurs de commerce de Belgique réunis, qu'ils soient autonomes ou rattachés à une université.

L'étudiant peut, à l'Université, en suivant simultanément les cours de l'École et ceux des autres facultés, parfaire sa culture générale et même obtenir des grades divers (par exemple la licence en sciences politiques et sociales, la licence en sciences politiques et diplomatiques, le doctorat en droit).

À l'Université de Louvain, qui compte quarante-deux instituts, collèges, pédagogies et bibliothèques, l'étudiant bénéficie de moyens qu'il ne peut pas trouver dans un institut isolé. Il dispose non seulement de la bibliothèque spéciale de l'École, dont la documentation excessivement étendue comporte notamment les revues et statistiques étrangères, mais encore de la célèbre Bibliothèque de Louvain et des bibliothèques des instituts spécialisés.

À l'Université de Louvain, l'étudiant peut se créer de précieuses relations avec les futurs avocats, les futurs médecins, les futurs professeurs. Il participe à la vie estudiantine et peut, à son gré, pratiquer ses sports favoris.

À l'Université de Louvain, l'étudiant mène une vie studieuse dans une ambiance chrétienne.

Cercle des Anciens Elèves de l'École des Sciences Commerciales et Économiques

L'École des Sciences Commerciales et Économiques de l'Université de Louvain a créé une Association des Anciens Elèves. Ceux-ci, qui ont des situations de tout premier plan, font fréquemment des conférences sur des sujets se rapportant à leur activité, faisant ainsi bénéficier leurs jeunes camarades de leur propre expérience.

Bureau de Placement.

L'École des Sciences Commerciales et Économiques de l'Université de Louvain a créé un bureau de placement auquel collaborent, dans un esprit de camaraderie cordiale, les anciens élèves. Ces derniers aident leurs jeunes camarades à trouver dans les affaires une situation d'avenir.

Grades délivrés.

Licence en sciences commerciales et consulaires, financières ou coloniales; licence en sciences économiques agrégé de l'enseignement moyen de degré supérieur pour les sciences commerciales, docteur en sciences commerciales, docteur en sciences économiques.

RÉGIME SPÉCIAL POUR LES DOCTEURS EN DROIT, INGÉNIEURS, ETC. — Un régime spécial, appliqué aux étudiants de la Faculté de Droit, aux Ingénieurs, etc., permet aux futurs docteurs en droit, ingénieurs, etc., de compléter leur formation professionnelle par des connaissances commerciales et d'accroître ainsi, considérablement, leurs chances de réussite.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat de l'École des Sciences Commerciales et Économiques, rue des Doyens, 2, Louvain, ou au Secrétariat de l'Université, rue Kraeken, 4, Louvain.



Abbaye Sainte-Gertrude
des Dames Bénédictines
RUE MI-MARS, LOUVAIN

Pédagogie Universitaire

ORNEMENTS D'ÉGLISE - BRODERIE
ENLUMINURES - IMAGERIE RELIGIEUSE

Cette abbaye constitue une riante maison d'études

Vie familiale - Court de tennis - Pension de prix modérés
POUR CONDITIONS, S'ADRESSER A LA PRIEURE

Jean GUILMAIN

Maison fondée
en 1865

31, Rue d'Ecosse SAINT-GILLES-Bruxelles

Téléphone : 11.48.16

Fabrique de Matériel Avicole

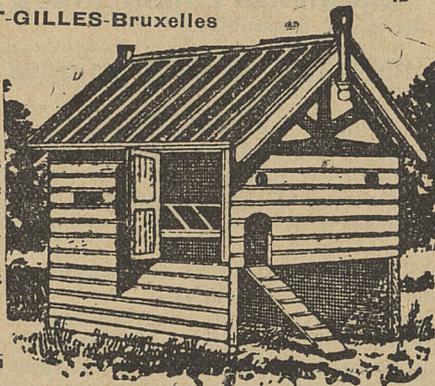
Spécialiste

Garages et pavillons
en bois démontables

Manufacture d'articles en fil de
fer — Grillages en tous genres
Clôtures de parc, de chasse et
de tennis

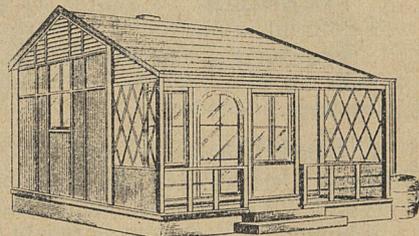
Spécialité de poulaillers et
chenils.

Exposition permanente.



LES
CONSTRUCTIONS
DÉMONTABLES

Jacques
Eberhart



269, boulevard Général Jacques, Bruxelles

Reg. Com. : 884.54

C. G. P. : 132.541

Tél. : 48.30.08

Bungalows - Chalets - Garages - Pavillons - Terrasses, etc.
Systèmes Standards

Matériel avicole et d'élevage, poulaillers, chenils, clapiers, etc.
Installations complètes d'élevages.

Grande Exposition permanente. — Projets et devis sur demande

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES**
du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-
Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance.
— Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région
industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le
château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermitte. — Le
vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chaise de sainte
Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique.
— Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade
de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux,
— L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;
Ses anclennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Pollvache;
Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques
de Montaigle, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes,
Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-
MEUSE, LESSE, ARDENNES, au départ de DINANT.

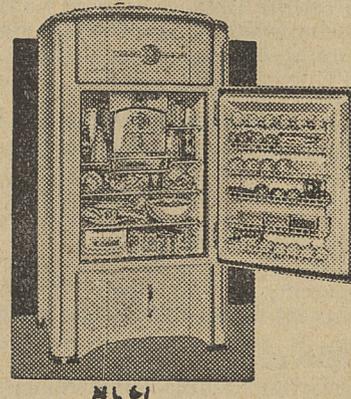
La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de THUIN et de LOBBES. — Ruines de la
célèbre Abbaye d'Aulne.

Crosley 
 **Shelvador**

avec

SA PORTE CREUSÉE BREVETÉE



ML 61

La Distribution Crosley

30, avenue Louise

BRUXELLES

Téléphone : 12.44.12

l'aile gauche prend en vain l'offensive, tandis que la droite reste sur place. Battue en détail, l'armée de la Loire ne peut tenir autour d'Orléans.

Cependant, l'ennemi, malgré ses succès, est épuisé, lui aussi. Ses effectifs fondent, son ardeur faiblit, dans cette dure campagne d'hiver où chaque victoire lui coûte cher sans jamais rien terminer, où ses communications demeurent précaires, où dans l'intervalle des batailles les actions de détail le tiennent constamment en haleine. L'armée de Paris, les deux armées de la Loire, les corps opérant dans l'Est, les troupes en formation en Normandie et en Bretagne, l'armée du Nord enfin pourraient le frapper durement, à condition d'agir de concert. Mais, pour prendre l'offensive générale, il faudrait se donner des délais. Le gouvernement ne croit pas qu'on puisse attendre. Il adopte donc le projet d'une opération visant à couper dans l'Est les communications de l'adversaire, manœuvre excentrique mais qui peut être entreprise rapidement. Et, tandis que l'armée de l'Est s'en va, dans la confusion, chercher à l'extrémité du territoire une décision hasardeuse, Chanzy au Mans, Ducrot à Buzenval, Faidherbe à Bapaume et à Saint-Quentin s'épuisent en efforts décousus.

Il est trop évident que cette stratégie haletante ne répond aucunement à ce que peut donner l'instrument qu'elle met en œuvre. Pour frapper sans relâche, et sur tous les points les coups ardents et précipités que réclame Gambetta, que souhaite Chanzy, que prescrit Freycinet, il faudrait des troupes très différentes de ce que sont nos jeunes levées. A peine met-on celles-ci en marche que le désordre commence. Les routes se couvrent d'éclaboussures, blessés par le sac, l'équipement, la chaussure, et de groupes isolés qui font la guerre pour leur compte. D'ailleurs, les services de ravitaillement fonctionnent mal ou point du tout et les soldats sont en perpétuelle maraude. Enfin, l'on cantonne rarement, par crainte de disperser les troupes; les stationnements se font au bivouac, dans la boue et sous la pluie de novembre, par le froid et la neige de décembre et de janvier. L'état sanitaire est donc déplorable. Qu'on doive combattre, de longs délais sont nécessaires pour former les colonnes, s'engager, ouvrir le feu. C'est au point que certains généraux, quand une rencontre est probable, déploient les unités longtemps à l'avance, préférant aux difficultés des dispositions à prendre à l'improviste celles d'une marche pénible à travers champs.

Pourtant, quand les chefs ont pu mettre leur monde en place, disposé l'artillerie, et pourvu qu'ils dirigent en personne l'action principale, les premiers efforts des troupes ne manquent pas de vigueur. A Coulmiers, l'enlèvement de La Renardière par la division Peytavin et du village même de Coulmiers par le 7^e bataillon de chasseurs, le 38^e de marche et les mobiles de la Dordogne, la prise de Villepion, quelques jours après, par la division Jauréguiberry, la charge sur Loigny des zouaves pontificaux, des mobiles des Côtes-du-Nord et des francs-tireurs de l'Ouest, conduits par Sonis, au Mans la reprise d'Auvours par la division Gougéard, à Villersexel l'enlèvement de la position d'Arcey, autour de Paris la prise du Bourget par les francs-tireurs de la Presse, l'attaque de Cœuilly et de Villiers par les 1^{er} et 2^e corps, celle que pousse sur Stains le 13^e bataillon de mobiles de la Seine, témoignent de l'élan de nos jeunes soldats; mais la cohésion leur manque.

Aussi, à mesure du combat, la confusion va s'aggravant. Les directions sont perdues, les unités se mêlent, la troupe se désagrège. Quelques groupes, entraînés par l'exemple de certains officiers, continuent çà et là de prodiguer leur courage. Mais ces épisodes décousus ne remplacent pas l'action d'ensemble qui fait, désormais, défaut. Si l'ennemi, débordé par le nombre ou surpris par le premier choc, abandonne le champ de bataille

comme à Coulmiers, à Bapaume, à Villersexel, on se reforme tant bien que mal, quitte à ne pas poursuivre. Mais, si le combat se prolonge plusieurs jours, ainsi qu'à Orléans, au Mans, à Buzenval, sur la Lisaine, le désordre de nos masses, confondues, flottantes, inertes à force d'épuisement, devient irrémédiable. Des paniques emportent des unités entières, comme au Mans les mobilisés bretons. Sous peine de désastre, il faut ordonner la retraite et, quelque énergie qu'y mette le commandement, celle-ci s'accomplit dans un désordre immense, sans trêve ni vivres, sur des chemins défoncés par l'hiver. Quand la famine contraint le gouvernement de Paris à conclure l'armistice, nos armées de la Loire, de l'Est et du Nord en sont réduites à un tel état de découragement et de misère qu'on ne pourrait, de longtemps, les conduire au combat.

Une armée solide, douée de hautes qualités militaires mais insuffisante en nombre et en moyens, menée par des chefs vaillants mais débordés par les circonstances, puis des levées nombreuses mais sans cohésion, opérant en hâte et désordre, tels furent les deux instruments disparates auxquels, faute de préparation, la France se trouva successivement réduite.

Dans cette guerre sans consolations, nous ne manquâmes ni d'hommes, puisqu'on en leva 1.900.000 contre 1.300.000 Allemands, ni d'armes, car le total des fusils distribués à nos troupes dépassait celui des Dreyse, et nous fîmes tirer 3.000 canons de campagne, alors que l'adversaire n'en eut jamais plus de 2.000, ni de courage, dont les preuves multiples attestaient le trésor intact de nos vertus militaires. Nous ne fîmes même pas d'économies de sacrifices : si l'ennemi eut 165.000 hommes tués ou blessés, nous en perdîmes 280.000. Et pour combien faut-il compter les pertes de territoire, d'argent, de prestige, que nous coûta la défaite ? L'idéologie, l'insouciance portaient leurs fruits amers et sanglants.

Grandir sa force à la mesure de ses desseins, ne pas attendre du hasard ni des formules ce qu'on néglige de préparer, proportionner l'enjeu et les moyens, l'action des peuples, comme celle des individus, est soumise à ces froides règles. Inexorables, elles ne se laissent fléchir ni par les plus belles causes, ni par les principes les plus généreux. Mais pourquoi faut-il qu'on ne les voie bien qu'à travers les larmes des vaincus ?

Colonel CHARLES DE GAULLE.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge | 25 belgas |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique et Equateur | 25 belgas |
| IV. — Pour tous les autres pays | 28 belgas |

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

En quelques lignes...

Pantalons de toile

On les a revus. Délavés et pourtant tout neufs. Symboliques aussi.

L' « ancien », parce qu'il est de la classe, parce qu'il a coupé jusqu'au bout, centimètre par centimètre, le ruban fixé à la porte de la chambrée et dont les chiffres indiquaient le nombre de jours qu'il faudrait encore « tirer au jus », « l'ancien », dès qu'il enfila devant le « bleu » son pantalon de toile, subit comme qui dirait une métamorphose. A lui le pavé, les cabarets aux épais rideaux rouges, la griserie des refrains obscènes ou sentimentaux! Dans la boucle du ceinturon il a passé le livret militaire, ce livret où figurent ses empreintes digitales et où le capitaine commandant la compagnie a inscrit à côté de son nom, à l'usage de l'employeur et pour la vie : « soldat respectueux et discipliné ».

... Le pantalon de toile, soigneusement plié, la ménagère l'avait relégué, dès la première année de mariage, au plus profond du tiroir de la garde-robe, sous la tunique naphthalinée et le bonnet de police à floche rouge, blanche, jaune ou bleue.

Il a suffi d'un grondement d'orage dans le ciel enfiévré de notre Europe qui bouge : et les pantalons de toile sont sortis. A toutes les gares, sur les quais plus bruyants, nous aurons revu de ces scènes naïves et touchantes qui évoquent les chromolithographies dont s'émurent nos grand'mamans : « Le départ du père — Le retour du père ». Le mobilisé prend la pose. Cela ne va pas sans quelque tremblement des mâchoires. La fiancée a les yeux rouges : le petit mouchoir sera trop mouillé pour s'envoler au bout des doigts, comme un papillon.

— Au revoir! Jusqu'à la guerre!...

C'est des mots tout pareils qu'on se criait en août quatorze. Espérons encore que les pantalons de toile ne seront pas troqués contre ces godillots que la boue des tranchées change en blocs de glaise. Il ne faut pas que les fiancées, que les femmes, que les petiots, que les mères aient la funeste occasion de verser des larmes qu'on ne sèche plus.

Été, toi qui t'attardes...

Été, toi qui t'attardes en cette année inquiète, tu es, dans la tragédie de l'Europe aux abois, le complice, été doux, de la folie des hommes.

Il règne une sorte de tiédeur énervante. Les marronniers de l'avenue ont fleuri. Des jeunes pousses mettent, à travers les frondaisons jaunies, une note d'insolente verdure. Les nuits sont lourdes, toutes constellées de ces millions d'oiseaux d'or qui semblent disposés à faire accueil aux oiseaux de fer. Et comme septembre a des langueurs insolites, de torpides conseils, il semble que la raison vacille sur ses bases.

Quand la guerre éclata, voici presque vingt-cinq ans, le ciel était brûlant et la moisson trop riche. Comme si — vraiment — les grandes catastrophes ne se pouvaient jouer que dans un climat d'exception.

Nous vivons par l'imagination, bien plus que par l'idée pure. De nos jours surtout où le cinéma a suscité sous nos yeux tant de visions du monde. Or ayez-vous remarqué que toutes ces scènes belliqueuses où l'on voit défiler la cavalerie motorisée et les caissons et les régiments de tanks, la camera les a toujours saisies sous le soleil, en pleine lumière?... Et dès lors, pourvu

que la route soit large et le pré sec, nous admettons fort bien que la machine à faire la guerre s'ébranle de tous ses essieux. Que si la pluie tenace et froide se mettait à tomber, transformant les chemins en fondrières et le campement en immonde cloaque, notre vision de l'armée en bataille s'en trouverait singulièrement « rétrécie ».

Été, toi qui t'attardes dangereusement, aie pitié de la fragilité des pauvres hommes. Tu n'as qu'à prolonger ta caresse chaude pour que la roseraie fleurisse de mille boutons neufs. Mais nous n'avons pas cette philosophie — hélas! — des roses d'automne. On réclame l'hiver, parce que, depuis la guerre des Gaules et les *Commentaires* de César, les légions ont subi la trêve de la pluie, du gué qui roule des eaux torrentueuses, du général qui frissonne et du soldat qui grogne.

Et puisse le 1^{er} octobre nous faire entrer dans la longue paix des jours courts!

Scène de la rue

Lundi soir. 9 heures.

Devant la gare des Guillemins.

D'un café violemment éclairé et dont béent les larges baies, le fracas parvient jusqu'à nous — et bien plus loin que nous — de la T. S. F. déchaînée. Le Führer Chancelier parle. Là-bas, par delà les kilomètres et les lieues et les ténèbres de la nuit d'orage, dans cette immense enceinte du Palais des Sports, qui vit les étapes berlinoises du nazisme en marche.

Hitler parle. Ou plutôt, il hurle. Sa voix — la voix d'un messie de carrefour ou d'un visionnaire de tréteau — déchire les mots comme de la toile. Et quand il lance l'injure ou le défi, la menace ou le cri de ralliement, des acclamations délirantes font un bruit d'inférieure friture.

Les auditeurs, affalés sur les banquettes de moleskine, écoutent sans comprendre.

— Pour qu'ils applaudissent si fort, ça doit être bien mauvais! déclare sentencieusement un vieil homme.

— Quand il ne meurt pas! proteste une femme; mais son visage est trop cramoisi : elle n'a pas dit « meurt »...

Un « rappelé » — un soldat de la classe 25 — boit, tout seul, devant un guéridon de marbre, le coup de l'étrier.

Sur le trottoir des ombres s'arrêtent. Les lumières du café les allongent, fantomatiques. Je reconnais deux amis. Pacifistes de stricte observance, ils s'effraient des appétits de l'ogre. « Nous n'avions pas voulu cela! » Mais est-ce l'heure de discuter, de se disputer?... Qu'on ait poursuivi à l'égard de l'Allemagne la plus incohérente des politiques, le discours de ce lundi soir en est le plus tonitruant témoignage. C'est toute une faillite que dénonce, à phrases martelées, la voix d'Adolf Hitler dictant « sa » paix au monde.

— Ah! monsieur, me dit le percepteur du trolleybus, pourquoi les Allemands applaudissent-ils « cela »?

— Parce que « cela », voyez-vous, c'est nous qui l'avons mis dans le sac à malices du Führer Chancelier. Vous entendez rugir le tigre : mais qui donc lui a ménagé, à travers la jungle, la piste facile par où, les moustaches hérissées, les griffes dehors, le corps arqué, il s'avance, prêt à bondir?...

Mgr Grente

et le « Dictionnaire des Lettres françaises »

Quittons, voulez-vous, les sombres horizons de la politique internationale pour reprendre contact avec l'atmosphère feutrée de la Cité des livres.

On signale que les premiers fascicules du *Dictionnaire des*

Lettres françaises vont sortir des presses de la typographie Firmin Didot. C'est Mgr Grente, évêque du Mans et académicien, qui a assumé la lourde direction de cette œuvre collective et de vaste envergure. D'une interview qu'il vient d'accorder à M. Pierre Langers nous extrayons volontiers quelques passages susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

L'idée première d'un Dictionnaire des lettres, nous la devons au Père Gorce, un dominicain, et à M. Robert Barroux, archivist-paléographe. Mais leur projet était plutôt modeste. Alerté par l'éditeur Beauchesne, l'évêque du Mans eut le mérite de voir plus grand. Il se mit en rapport avec deux universitaires, spécialistes de l'histoire littéraire, — M. Panphilet, professeur en Sorbonne, et M. Pichard, qui enseigne à l'Institut catholique, — lesquels acceptèrent de s'intéresser au Dictionnaire.

Il ne s'agit pas de refaire, après tant d'autres, une histoire littéraire. Mgr Grente y insiste : le *Dictionnaire des Lettres françaises* doit constituer un instrument de travail. Voulez-vous connaître l'état actuel de la question sur telle époque, sur tel écrivain et ses œuvres; voulez-vous savoir quels sont les documents (éditions, travaux de critique littéraire ou essais biographiques) dont nous disposons pour poursuivre l'étude d'un sujet donné : les articles, classés par ordre alphabétique, du *Dictionnaire des Lettres françaises* vous y aideront avec le maximum de célérité et d'exactitude.

Suite au précédent

Ce qui doit nous intéresser, nous autres Belges, c'est que la sélection ne s'arrête pas aux auteurs français « nés natifs » : de même que le Canada et la Suisse romande, la Belgique est considérée — la Belgique de Verhaeren tout aussi bien que celle de Pirmez ou de Mockel — comme un prolongement de la France qui écrit.

Ce *Dictionnaire des Lettres françaises* entend garder, dans la mesure du possible, le ton objectif. Il est moins question de juger que de renseigner. Chaque article comprendra une brève notice biographique, une bibliographie complète, une étude générale, et, pour les auteurs morts, une partie critique à la fois sommaire et impartiale.

La publication est prévue en six volumes indépendants, allant chacun de A. à Z. Chaque volume sera d'un millier de pages. La division se fait par périodes : Moyen âge, XVI^e siècle... et ainsi de suite, jusqu'au XX^e inclus; ce dernier volume est, naturellement, susceptible d'émendations, additions et mises au point. L'éditeur a passé contrat pour des illustrations : portraits d'écrivains et fac-similés de documents.

En tête de chaque volume figurera un tableau général de l'époque. D'éminents spécialistes ont été recrutés pour cette tâche « éclairante » : M. Edmond Faral présentera le Moyen âge; M. Pierre Champion, le XVI^e siècle; M. Abel Bonnard, le XVII^e; M. Funck-Brentano, le XVIII^e; M. André Bellessort, le XIX^e; M. André Chaumeix, l'époque contemporaine. L'introduction générale sera de la plume de Mgr Grente.

La liste des collaborateurs est aussi un témoignage éloquent du soin qui préside à l'élaboration du *Dictionnaire des Lettres françaises*. Trois fascicules A (Moyen âge, XVII^e et XIX^e siècles) vont paraître dans les premiers jours de novembre. L'ouvrage serait achevé en cinq ou six années.

Félicitons-nous de voir un *monumentum* aussi imposant s'élever sous le signe de l'esprit catholique. Qui n'est synonyme ni d'étroitesse de vues, ni d'incompétence, mais de large et clairvoyante initiative.

Sac au dos... mais en Provence

Pour leurs vacances, les enfants avaient caressé le projet de gagner Constantinople à une vitesse record, à titre de publicité, aux frais d'une maison d'automobiles. Mais aucune firme n'ayant voulu entrer dans cette combinaison, nous résolûmes d'établir, au contraire, un record de lenteur, en parcourant la Provence à pied et sac au dos, au prix de 10 francs par jour; ce qui, d'ailleurs, se révéla parfaitement impraticable.

Donc, un beau matin, nous entrâmes dans le car qui de Grenoble à Nice, suit la route de Napoléon au retour de l'île d'Elbe, mais à l'envers. Ce trajet se recommande à tous égards. D'abord, le car va lentement, et ne fait pas mourir de peur à tous les tournants. Puis, l'ombre du conquérant plane en ces lieux, particulièrement au défilé de Laffrey où, s'avancant seul au-devant d'un bataillon, il cria d'une voix forte : « Soldats, qui de vous osera tirer sur son Empereur? » Alors tous les fusils tombèrent, et l'Aigle n'eut plus qu'à voler de clocher en clocher jusqu'aux tours de Notre-Dame. Ainsi, de tout temps, les hommes ont préféré ceux qui leur procurent la gloire et la mort, à ceux qui leur apportent le confort et la paix.

Les bourgs et les villages de cette région grimpent en ruelles étroites, où les voitures ont beaucoup de peine à se croiser. L'un de ces villages s'illustre par les apparitions de Notre-Dame de la Salette. Mais les massacres impériaux intéressent les touristes infiniment plus que les consolations descendues du ciel à l'adresse de pauvres bergers.

Il en était déjà ainsi en l'an Un. Alors les proscriptions de l'empereur Tibère passionnaient l'opinion Romaine mille fois plus que le *Gloria* de Bethléem. Il est vrai que depuis, le *Gloria* prit sa revanche, puisqu'on le chante aujourd'hui pour la deux-milliardième fois au moins, tandis que les faits et gestes de Tibère racontés par Tacite n'intéressent plus que certains intellectuels démodés et partisans attardés de la liberté républicaine.

Mais revenons à notre Car.

Celui-ci ne contenait aucun de ces voyageurs truculents, semblables à celui qui voisinait autrefois avec l'un de mes parents éloignés, lequel était très fêru de sa généalogie et ne cessait de montrer, le long du chemin, les tours et les châteaux de ses aïeux, jusqu'au moment où, avec un savoureux accent du Midi, son voisin lui déclara : « Eh! monsieur le Duc, je me moque de mes ancêtres. Que voulez-vous que je fasse des vôtres! »

Mais revenons à notre Car.

Partis de Grenoble à 8 heures du matin, nous traversions des pays de plus en plus sauvages, lorsqu'au fond d'un cirque désolé apparut Castellane, la plus petite des sous-préfectures de France, blottie au pied d'un rocher pointu et surmonté d'une chapelle.

Castellane, berceau de l'illustre maison de ce nom, dont le cri de guerre au Moyen âge était, je ne sais pourquoi, « Impureté de Castellane », et dont les plus remarquables représentants au XIX^e siècle furent le Maréchal, sur la tombe duquel on grava les mots : « Ci-gît un soldat », — et l'autre fut le célèbre Boni, mari d'une richissime mais peu séduisante Américaine, et qui en faisant les honneurs du palais de marbre qu'il s'était fait construire avenue du Bois de Boulogne, finissait par la chambre à coucher, qu'il appelait « l'autel expiatoire ». Aussi Palais et expiation finirent-ils par un divorce retentissant. L'Américaine

et l'argent passèrent, l'une entre les bras, l'autre dans les poches d'un Talleyrand-Périgord, et ainsi s'évanouissent les gloires d'antan.

Mais revenons à notre car.

A Castellane nous le quittâmes. Le pays était désert. Il était 5 heures du soir. Personnellement, je craignais de mourir de soif au milieu de ces solitudes, ou de tomber du haut d'un rocher, car dès ce soir-là il s'agissait de franchir, sac au dos, plus de vingt kilomètres par des sentiers dont les habitants assuraient qu'ils n'existaient pas.

Seul représentant de la génération bourgeoise née en 1883, j'aurais volontiers couché à Castellane. Mais rien ne peut arrêter la jeunesse conçue sous les obus de 1914. Nous partîmes donc : un vieux monsieur, entraîné par une nièce de dix-neuf ans, un fils, et deux neveux de vingt ans.

Ces montagnes sont incroyablement désolées, mais délicieusement parfumées. La lavande y fleurit en touffes épaisses et mille autres herbes remplissent les bois de leurs senteurs. Cependant les ombres s'allongeaient. Elles devenaient roses, puis violacées, et comme la chèvre de M. Seguin, je pensais : « Déjà ! » — et je tendais l'oreille pour écouter la voix du loup. Mais il n'y a plus de loups dans ce pays. Il n'y a plus que des aigles qui tournoient autour des chèvres, les font tomber dans des précipices et puis les dévorent ! Toutefois, cet inconvénient nous fut épargné, et avant la nuit noire nous eûmes la chance de gagner une route qui s'enfonçait entre des rochers et des gouffres si sombres et si resserrés que l'enfer ne peut offrir rien de pire.

Nous commençons à traîner la jambe, et nos regards cherchaient en vain, dans l'obscurité, quelque surface plate où étendre nos sacs de couchage ; mais ces gorges du Verdon ne sont que pierres roulantes et abîmes perpendiculaires. Enfin une masure abandonnée dressa ses ruines le long du chemin et nous nous y étendîmes avec plus de joie que dans le lit du plus confortable des palaces.

« Lorsque dans son berceau de brume, l'aurore aux doigts de rose » s'en vint nous éveiller, nos premiers soins furent pour nos doigts de pied, lesquels, sans être aussi roses que l'aurore, avaient néanmoins subi avec satisfaction l'épreuve du premier jour.

Puis, ventres affamés n'ayant ni yeux, ni oreilles, nous partîmes pour le village le plus proche, qui s'appelait Rougon.

Comme tous les villages de cette montagne, Rougon meurt. Autrefois il y avait un curé, deux écoles et trois cents habitants. Aujourd'hui il n'en reste pas cent. Il n'y a plus de curé. Quant à l'école, peut-être continue-t-elle à abêtir les derniers survivants. Aiguines, localité voisine, avait huit cents âmes. Il en reste 248, et ainsi de suite.

Il n'en peut être autrement. Dans ces solitudes, il n'y avait de bonheur que dans la vie de famille, et la vie liturgique, avec ses fêtes, ses chants et ses danses autour des feux de joie sur les sommets. Mais les familles se sont réduites à l'enfant unique ; la liturgie n'est plus à la mode. Alors que faire dans ces gîtes caillouteux, sinon rêver ! La jeunesse est donc partie à la recherche d'une vie plus amusante et abondante à la Côte d'Azur. Les bergers sont devenus garçons de café — les bergères femmes de chambre, — et les vieilles maisons accrochées aux rochers tombent en ruine l'une après l'autre.

C'est dommage, car en ces tanières rustiques naissaient de beaux garçons, ces matelots dont le bailli de Suffren armait ses flottes partant à la conquête des Indes, et, chaque été, des bandes de moissonneurs descendaient dans la plaine, hâlés, creusés, pareils à des loups, ainsi que les décrit Mistral dans l'épopée de *Mireille*.

C'est dommage et c'est peut-être dangereux, car de l'autre côté de la frontière les villages continuent à déborder d'une jeunesse aventureuse. Et comment ce trop-plein ne chercherait-il pas à se déverser dans le vide voisin ? Mais laissons l'avenir et revenons à Rougon. Ce village est le plus honnête du monde. Nous y avons acheté chez le boulanger du pain pour cinquante-sept sous, mais en avons donné soixante, et ce fournisseur exceptionnel traversa toute la localité, c'est-à-dire trois cents mètres de ruelles sur des cailloux pointus, afin de nous rendre nos trois sous. A Wesembek il n'en va pas toujours ainsi. Rougon possède aussi l'un des plus agréables jardins que l'on puisse trouver : trois minuscules prairies, larges de cinq ou six mètres et remplies d'herbes folles, le long d'un filet d'eau.

Mais au milieu du désert, cette humble verdure ombragée de quelques noyers donne plus de joie que les plus majestueux de nos parcs. O jardins suspendus de la reine Sémiramis, votre célébrité ne venait-elle pas du contraste entre votre fraîcheur et les ardeurs de la Mésopotamie ?

A Rougon enfin, nous fîmes pour la première fois la connaissance du vin du Midi, ce breuvage exquis, dénommé aussi « Pinard », vrai jus de la vigne, sans alcool ni falsification, et dont on peut lamper des litres sans qu'il en résulte d'autre inconvénient qu'un moral surélevé.

Et maintenant, adieu Rougon, et descendons dans le Canyon du Verdon, « le plus américain de tous les Canyons de France » ainsi que le dit le *Guide Bleu*. Toutes ces gorges sont d'ailleurs parfaitement désagréables, contrairement au dicton qui traîne dans les hôtels et selon lequel : « Ce qu'il y a de plus beau en France, ce sont les gorges du Tarn et les gorges des femmes. » Mais c'est faux ; car il arrive aux unes de mériter l'éloge d'Ovide : « Mon Paradis à moi, c'est un sein aimé », tandis que les autres ont quelque chose de titanique, d'écrasant et, pour tout dire, de totalitaire. Il n'y a pas d'horizon, les regards ne peuvent plonger dans les espaces infinis. On est, tout le temps, dominé, étouffé, et à la longue c'est insupportable.

Les gorges du Verdon s'agrémentent aussi d'escaliers interminables et perpendiculaires, où l'infortuné Monsieur, né en 1883, perdait le peu de souffle qui lui restait. Si les jeunes ne l'avaient débarrassé de certains impedimenta aussi superfétatoires que pesants, tels qu'imperméable, livres, embauchoirs et autres futilités, jamais il ne serait arrivé en haut.

Vraiment, si la nouvelle génération se décide à pratiquer la courtoisie aussi bien que l'intrépidité, vers quelle époque héroïque ne marchons-nous pas !

Enfin, un bain dans le Verdon ranima les courages défaillants. Nymphes des torrents, qui dira le plaisir que vous procurez aux humains, lorsque vous leur permettez de se plonger parmi vos ondes, de se laisser entraîner par vos vagues rapides, et puis de s'étaler, les doigts de pied largement ouverts sur vos cailloux roulés !

Nous nous lavâmes, rasâmes. Mademoiselle remit de l'incarnat sur ses lèvres et du carmin sur ses ongles, et nous partîmes à la recherche de nouvelles épreuves.

Celles-ci ne manquèrent pas.

Certains ouvriers rencontrés le long de la route nous avaient bien déclaré que notre itinéraire était impraticable, et un poteau indicateur précisait que notre sentier était rigoureusement interdit à la circulation. Mais allez arrêter des courages de vingt ans ! Cependant, un gros blaireau traversa le chemin. « Signe de malheur », disent les Ecossais et qui ne rata pas, car bientôt nous arrivâmes devant de sinistres éboulis.

On avait dynamité la montagne pour faire une nouvelle route et notre sentier n'était plus qu'un amas de blocs incertains, prêts à rouler jusque dans le Verdon qui mugissait à des centaines

de mètres plus bas. Cette fois le vieux monsieur se révolta. Il déclara qu'il ne bougeait plus d'un pouce et après quelque examen, la jeunesse se décida à lui obéir : décision méritoire, car le goût du suicide est aussi répandu que celui du massacre parmi la génération qui monte.

Nous retournâmes donc sur nos pas. Il faisait nuit. Avec un flair étonnant, le plus jeune de la bande découvrit la voie à travers l'obscurité; et comme l'ancêtre n'y voyant goutte, trébucha sur chaque rocher et s'enfonçait toutes les branches dans la figure, son jeune guide, avec une patience angélique, annonçait « Pierre » ou « Branche » à chaque obstacle, ce qui le força à répéter au moins deux mille fois les mêmes paroles.

Enfin, nous atteignîmes un hangar où logeaient les ouvriers occupés à la nouvelle route. Là, vin rouge et café noir eurent vite remis tout le monde d'aplomb. Nos hôtes étaient des Italiens, des Portugais, des Espagnols, très Front Populaire, rouges bon teint, ennemis acharnés de Mussolini et de Franco, mais par ailleurs excellents garçons.

Nous leur chantâmes :

Voi ché sapele, che cosa e l'amor.

Les visages se déridèrent. La nièce eut tous les succès. On proposa de danser. Malheureusement la musique manquait. Mais il y avait un jeune Calabrais aux yeux de braise! Enfin, je crois que cette soirée au chantier de la montagne laissera des souvenirs plus doux que bien des réunions brillantes et mondaines.

Vers minuit, nous allâmes dormir dans le garage, lequel servait de logement aux chiens.

C'est vraisemblablement la raison pour laquelle je passai la nuit à caresser tendrement la main de mon fils, étendu à mes côtés, en rêvant qu'il était un chien; et j'en fus récompensé, car le lendemain je n'avais rien, tandis que mes compagnons étaient couverts de morsures, non pas des chiens, mais de leurs locataires.

Dès l'aube, nos nouveaux amis proposèrent de nous emmener dans leur camion chercher l'eau à 20 kilomètres de distance. La demoiselle prit place à côté du chauffeur. Les hommes s'empilèrent dans un bac au fond duquel se promenait un petit étang, où baignait alternativement chacun de nos sacs, selon les cahots de la route.

Ainsi ballottés, nous arrivâmes à Aiguines, localité dominée par une antique église, et par la bastide des marquis de Foresta. Là, après de tendres adieux du galant chauffeur à son aimable compagne, nous avons chargé nos sacs et entrepris une marche forcée de 40 kilomètres. Après cinq heures sous un soleil torride, le vieux monsieur n'en pouvait plus, et jamais il ne serait arrivé à l'étape de Montpezas, si un mulétier charitable ne lui avait tiré du fond d'un puits très profond un seau d'eau fraîche. En pareille circonstance, comme on comprend qu'Éliézer ait choisi Rebecca pour Isaac, après qu'elle l'eut abreuvé, lui et tous ses chameaux.

Montpezas, surmontée d'une bastide appartenant à je ne sais quel Castellane, n'a plus que douze habitants et pour distribution d'eau une fontaine débitant une goutte toutes les douze secondes.

Après une heure de repos, l'on repartit sous le ciel brûlant, et l'on marcha, marcha, marcha, à l'infini.

Les rares indigènes rencontrés en chemin se demandaient comme dans la chanson : « Quels sont donc ces cinq voyageurs? Quels sont donc ces cinq voyageurs? » Et lorsqu'ils apprenaient que nous arrivions d'Aiguines, il n'en croyaient pas leurs oreilles. Quant à moi, je n'en croyais plus ni mes pieds, ni mes épaules. Mais tout à coup un bruit mélodieux vint ranimer nos sens en-

gourdis, le bruit d'une source abondante comme un fleuve, et claire comme le cristal.

L'eau jaillie du rocher d'Elim sous la baguette de Moïse, au désert du Sinaï, ne donna pas plus de joie aux Hébreux et en un clin d'œil, après d'abondantes lampées, cinq paires de pieds meurtris s'alignèrent dans le ruisseau.

Une charrette de lavande passant le long du chemin compléta par son parfum le charme de ce site enchanteur, qui mérite bien son nom d'Albiosque, c'est-à-dire : l'eau blanche.

Le village le plus proche, et non moins abandonné que ses confrères, s'appelle Esparron, et se trouve également dominé par un château, propriété d'un Castellane (naturellement) mais d'un Castellane qui a épousé une Belge, et qui de temps en temps revient au pays de ses ancêtres.

Ce serait assez drôle si, dans notre accoutrement, au détour d'une rue, nous rencontrions une dame venue de la rue de la Science, à Bruxelles.

A sa place, nous rencontrâmes une aimable boulangère aussi accorte que décidée. Dans sa voiture, elle chargea les cinq sacs et le vieux monsieur. En chemin, elle prit encore deux chiens, un chasseur, deux bonnes femmes, un cousin, des coqs, des poules, des œufs, de la lavande, du linge, et ainsi entassés en une pyramide incertaine, la camionnette et la belle boulangère firent leur entrée à Gréoux, où les piétons nous avaient précédés par des raccourcis, après avoir achevé leurs 40 kilomètres, à une vitesse infernale.

Ah! qu'il est triste de n'avoir plus vingt ans!

Un dîner à 6 francs par tête nous remit d'aplomb. Nos compagnons de table, un Marseillais et un communiste italien, nous indiquèrent une prairie et nous nous y endormîmes du sommeil du juste fatigué.

Comte EUGÈNE DE GRUNNE.

(A suivre.)

Plaidoyer pour le monde antique⁽¹⁾

Politique

On m'excusera de ne pas m'étendre sur les difficultés et aux guerres qui ont déchiré les villes de Grèce. C'est un sujet qui m'intéresse peu et sur lequel les professeurs ont tort de s'attarder sinon pour montrer aux élèves que ces déchirements conduisirent à la catastrophe et à l'invasion. Quand les Athéniens et les Spartiates eurent épuisé leurs forces dans les guerres dites du Péloponèse, ils se trouvèrent aux prises avec des *démagogues*. Alcibiade fut le plus élégant, Cléon le plus plébéien, ce qui prouve que la démagogie peut venir de partout, de l'atelier d'un tanneur comme des salons les plus brillants. Athènes, parvenue à un si haut rang dans la civilisation, est la plus responsable dans ce commencement d'abaissement. Son peuple était certainement d'une instabilité prodigieuse, d'un bavardage inégalé, d'une avidité qui lui coûta cher. Sans doute, tous ces défauts se retrouvent parmi nous, mais ce furent les défauts préférés des Grecs. On peut reconnaître en eux ce qu'il y a de plus méridional, et

(1) Voir *Revue* des 9 et 16 septembre 1938.

c'étaient bien les plus accomplis de tous les Méridionaux ces orateurs, ces vaillants, ces vantards, ces discoureurs et ces glorieux. Ils avaient les défauts de leurs qualités. La gloire est un luxe coûteux. Les Athéniens en avaient la manie. On accusait Périclès de ruiner l'Etat en dépenses somptuaires. Un jour il se fâcha. « Vous blâmez mes dépenses, dit-il. Eh bien je les prendrai à ma charge; mais mon nom seul restera inscrit sur les édifices. » Aussitôt la foule se calma et lui donna raison dans tous ses gaspillages glorieux, parce que c'était une gloire qu'elle entendait garder pour elle. Ainsi dans nos petites villes, les promeneurs, le dimanche, se complaisent à admirer leur casino municipal, leur square et leur service de tramways, parce qu'un maire habile est parvenu à leur faire croire que ces confortables beautés portent la marque de leur génie. L'Athénien est un peu Tartarin, mais il est admirablement doué. C'est un Marseillais supérieur. Ces traits de caractère, en s'accusant, ouvrirent la porte à l'invasion.

Les difficultés, les allées et venues des succès et des revers dans la lutte entre Sparte et Athènes n'ont pas beaucoup plus d'intérêt en soi que les innombrables crises ministérielles et les interminables criaileries qui font la vie politique française depuis l'avènement du Front Populaire. Ce qui doit retenir notre attention, c'est la morale qui s'en dégage, et comment un pays, quand il abuse du droit de dépenser et de parler, prépare sa perte. Ces Athéniens du temps de Cléon rappellent les députés au Palais-Bourbon. Ils ont la même verve et le même génie, la même habileté à prouver le pour et le contre, et la même faiblesse devant l'appât de l'argent. Je ne connais pas d'humiliation plus grande que celle de la bataille d'Ægos-Potamos, où le Spartiate Lysandre ruine la flotte athénienne avec l'argent qu'il a reçu du roi des Perses. Ce dernier, en lançant ces démocraties les unes contre les autres, travaillait habilement à ruiner le pays tout entier et à joindre à ses possessions la Grèce d'Asie. C'est le procédé classique du *Divide ut imperes*, dans lequel excella Richelieu parmi les princes allemands. L'histoire d'Athènes nous apprend donc comment un peuple devient grand par la guerre, beau dans la paix, admirable dans l'art et dans les travaux des métiers; mais aussi comment il peut mourir de discours et de vanité. Il n'est pas un épisode de cette longue, exaltante et douloureuse histoire qui ne soit strictement vraisemblable et qui ne puisse nous arriver à tous chaque matin.

* * *

Qui était Philippe? Il est temps de nous arrêter devant ce personnage étrange dont le prénom se répandit parmi nous au début de la monarchie française, quand celle-ci prétendit se chercher des aïeux en Orient, tout près des dieux de la Grèce. Alexandre et Philippe sont des noms un peu prétentieux aujourd'hui. M^{me} de Noailles prétendait descendre d'eux. La vérité est que nous en descendons tous, par les mêmes escaliers, qui sont la Fable, la Littérature, et l'Histoire.

Philippe de Macédoine était un Grec, un ancien étudiant de Thèbes, un de ces nombreux étrangers qui venaient s'initier, dans la brillante Hellade, aux bonnes manières, aux belles-lettres, aux arts, aux sports. Beaucoup de Macédoniens s'hellénisaient en se rapprochant de leurs voisins. Philippe, encore jeune, s'était même mis à batailler avec eux. C'est ainsi qu'il fut emmené en otage par Pelopidas à Thèbes. Il n'est pas de meilleur moyen de connaître un pays si ce n'est de lui faire la guerre. Avant de conquérir la Grèce, Philippe II de Macédoine fut prisonnier des Grecs, et il put étudier leurs querelles et surtout leur lamentable vénalité. On connaît l'horrible plaisanterie d'un officier français en 1917 : « Ces Grecs, ils sont extraordinaires : même leurs cartes

d'état-major sont biseautées... » Les Grecs nous enseignent que déjà du temps de Philippe, les Perses, à coups d'argent, obtenaient parmi eux des résultats de ce genre. Le Macédonien venait d'un pays imprécis, aux frontières vagues et qui, à cet égard, n'a pas changé. Sa grandiose aventure est limitée d'abord aux pays balkaniques. Il commence par moderniser son pays pour l'arrondir en lui donnant la mer pour frontière. C'est ce que la Bulgarie a tant de fois essayé de nos jours. Il continue en envahissant la Grèce, mais après une savante préparation financière. Chez Philippe II le Deuxième Bureau de l'état-major joue un rôle énorme. Enfin, quand il aura maté tous les Grecs, il les tiendra unis dans une grande expédition commune, contre l'Asie. L'expérience nous apprend que pour achever l'unité d'un peuple il faut le rassembler dans une grande entreprise, comme la Prusse rassembla les Allemands contre la France en 1870, et finit par les annexer tous; comme les Américains se réunirent pour la conquête de l'Ouest. Philippe eut-il tout de suite la claire vision de son dessein? En tout cas, il sut n'avancer que pas à pas, exécutant chaque chose en son temps, et ne laissant rien au hasard.

Sa grande force fut que déjà il avait des intelligences dans la place. Ses visées sur Athènes font beaucoup penser à celles de Hitler sur Vienne et l'Autriche. Phocion, l'Athénien qui juge que son pays perdrait son temps à lutter contre un si grand adversaire, d'ailleurs hellénisé; Phine, que l'on dit vendu à la Macédoine; Isocrate surtout, qui souhaitait l'annexion pour achever l'unité de la Grèce; est-ce que tout cela ne rappelle pas à s'y méprendre Vienne et les Sudètes devant le *Deutschtum*? Athènes avait partie perdue parce qu'elle ne croyait pas à elle-même, et que beaucoup d'Athéniens ne souhaitaient pas sa victoire. Démosthènes tout seul, avec son bon sens et son courage, rappelle Dollfuss. Il est le dernier grand Athénien parce qu'au patriotisme il joint une culture admirable, le geste à la Clemenceau, le grand humanisme. Philippe travailla pendant vingt et un ans, intervenant toujours à la faveur de discordes intestines, souvent par les armes et toujours par l'argent. Les guerres sacrées contre les Phocidiens et les Locriens furent ses meilleurs prétextes. Comme quoi il n'est pas de plus sûr moyen d'affaiblir un pays que de se mêler de sa politique intérieure. Les questions de partis sont toujours sacrées. En prenant les peuples par ces religions-là on est toujours sûr de s'en faire écouter. Après Chironée qui fut son Sedan, Philippe se conduisit en Bismarck. Il se montra pratique et fit une paix d'équilibre.

* * *

Alexandre était, paraît-il, beau et cultivé. Il commença par faire assassiner la veuve de son père par le fils de celle-ci. Il paraît que vraiment il n'eût pu s'en débarrasser autrement. Qui veut la fin veut les moyens. Et puis c'était un homme pressé, et presque un dieu, et nous avons vu que jamais les anciens ne demandaient aux dieux d'être vertueux. Ils attendaient que quelque chose d'extraordinaire se passât, et ce quelque chose, foudre, tempête, victoire, ou conquérant devenait dieu, par la seule approbation des bonnes gens. Alexandre est simplement un Grec démesuré. Il conquiert tout le Balkan jusqu'au Danube. Puis il s'en va vers l'Orient. Mustapha Khemal doit se heurter sans cesse à son ombre dans sa satrapie actuelle. Les Grecs avaient gardé la nostalgie de l'Asie et de ses trésors. Toujours comme Bismarck, Alexandre et Philippe rêvaient de les entraîner tous dans un colossal *Dranch nach Osten*. L'aventure des Dix mille venait de révéler la faiblesse des lords perses. Ces Dix-Mille, des mercenaires grecs, avaient été ramenés par Xénophon à travers une des plus savantes retraites de l'histoire, un vrai

triomphe d'organisation, une marche de 6.400 kilomètres de l'Euphrate à la mer Noire. Alexandre médita leur leçon. Puis il partit avec 40.000 fantassins et 5.000 cavaliers. La guerre, balkanique jusque-là, va devenir une guerre mondiale.

Alexandre est le plus grand Hellène de l'antiquité. C'est lui qui a fait la grande Grèce, comme Napoléon qui n'était pas Français fit pour la plus grande France, Hitler qui est Autrichien pour l'Allemagne, et les tsars depuis Pierre le Grand qui étaient Allemands pour la Russie. Cet étranger sut saisir d'une main vigoureuse l'étendard du panhellénisme et on n'a jamais assez souligné l'extraordinaire importance de sa marche triomphale à travers le monde. A mesure que le temps passe, les savants sont obligés de s'incliner un peu plus devant sa toute-puissance. Avec ce Macédonien, la Grèce devient autre chose qu'un peuple. Elle est une épidémie, une contagion. Il débarque près de Troie et fait célébrer un sacrifice en l'honneur d'Achille. C'est Bonaparte, usurpateur-né, se faisant couronner par Pie VII et se proclamant défenseur de l'autel. Un Grec au service de Darius conseilla de faire le vide devant lui, comme Rutusof devant Napoléon. C'eût été très dur pour Alexandre. Mais Darius prétendit l'attendre en bataille rangée derrière le Granique et Alexandre mit son armée en morceaux, ce qui, depuis lors, s'appelle tailler une armée en pièces. Il tailla aussi le nœud gordien qui était une savante combinaison de cordes fixant un timon. Celui qui oserait cet exploit devait conquérir l'Asie. C'était prédit. Alexandre, en effet, conquiert l'Asie, repoussa Darius derrière l'Euphrate, descendit vers l'Égypte et la conquiert aussi. Comme plus tard Cléopâtre se fera Grecque, Romaine ou Asiatique selon les nécessités de l'heure, ainsi Alexandre, tantôt pacha, tantôt rajah, se fit aussi pharaon. Il manquait de préjugés. Jérusalem, qui n'aimait pas la guerre, le laissa venir sans difficultés, et les Égyptiens lui déclarèrent qu'il était fils d'Ammon. Alexandre n'y voyait pas d'inconvénient. Il faisait ce que nous appelons de la colonisation indirecte, et nous avons déjà dit qu'il n'aimait pas discuter. Il voulait faire vite. Remontant ensuite vers Babylone et Suez, il fait tout pour enchanter l'imagination des collégiens, car tout ce qu'il fait lui réussit. Je me souviendrai toujours du bonheur que me causait, au collège, la lecture de ses exploits. C'est une féerie. Les empereurs les plus monstrueux viennent ployer le genou devant lui. Darius ayant été assassiné par un satrape reçut de lui des honneurs royaux. Tant de succès dérangent généralement le caractère d'un homme et le rendent insupportable. Ce fut aussi ce qui arriva à Alexandre qui épousa une princesse perse et mena une vie de débauches. Dans ma jeunesse, quand j'appris ce détail, j'établis entre ces deux états un lien de cause à effet. Je croyais que c'était la princesse qui lui apprenait les divertissements défendus des princes d'Orient. Mais pas du tout. Il paraît qu'il aima aussi d'autres femmes, que notre langage appelle petites femmes et qui, en approchant de lui, ne se grandirent pas. En touchant à la Russie, il fit des tournées de grand-duc. Cette ombre au tableau est peut-être bienfaisante. Car elle rappelle aux enfants que l'homme est faible et qu'il retournera en poussière. *Reverteris in pulverem.*

Ainsi Alexandre conduit l'Afghanistan et le Turkestan. C'est lui qui fonda Kandahar, la ville qui devint le comté de lord Roberts, Kaboul et Samarkand. Rentré à Babylone, il se fit rendre des honneurs divins, comme de juste. La fièvre l'emporta à trente-trois ans. Ses généraux s'intitulèrent diadoques, ou successeurs, et fondirent les trois dynasties des Séleucides, des Lagides et des Cassandre. Les deux premières nous les rencontrerons encore maintes fois dans ce récit. Alexandre fit cela : une Internationale. Dans sa course affolée de la Macédoine à l'Indus, il fit plus qu'inventer, il fonda. Rien que cette Bactriane, ou Turkestan, qu'il parcourut à peine, garda son empreinte pendant sept siècles.

Oui, le nœud gordien valait bien un coup de sabre, si pour justifier ce défi il fallait conquérir l'Asie entière. Hitler l'Autrichien songe-t-il à faire accomplir aux Allemands le périple que le Macédonien fit accomplir aux Grecs? Alexandre introduisit des Perses dans ses armées comme Napoléon fit pour des Saxons. Ses victoires s'évanouirent en fumée, mais le monde grec devint le monde tout court, et il y eut des Alexandries dans tout l'Orient.

* * *

Les hommes qui avaient accompagné Darius le Grand et Xerxès dans leurs randonnées en Grèce, à Marathon et à Salamine, étaient des sauvages comparables aux Hurons et aux Sioux du temps de Jean-Jacques et de Chateaubriand. Ils amenaient avec eux tout l'exotisme dans une société de civilisés déjà conformistes et uniformisés. Hérodote nous donne un tableau de ces barbares, ceux qui voulaient conquérir la Grèce et que le Macédonien finit par conquérir lui-même. Ce tableau confond délicieusement Paul de Saint-Victor, notre bon maître à tous pour tout ce qui est du monde grec et qui écrit dans un élan lyrique : « L'armée de Xerxès rassemblait toutes les races, depuis l'Aryen supérieur jusqu'au nègre infime; elle parlait toutes les langues, depuis le zend sacré des mages jusqu'à l'idiome inarticulé des sauvages. Tous les costumes bigarraient les rangs où la panoplie eiselée coudoyait le sayon de poil ou d'écorce : toutes les armes s'y échelonnaient, depuis la noble épée de haute trempe jusqu'à la flèche rudimentaire, garnie d'une pointe de silex. Les Perses et les Mèdes ouvraient la marche, ceints de leurs tiars de feutre, le carquois à l'épaule, le poignard à la ceinture, couverts de cuirasses écaillées. Les Assyriens, coiffés de casques d'airain, brandissaient des massues de fer. Les Indiens efféminés traînaient des robes de coton et portaient des arcs de bambou comme pour une chasse aux gazelles. Les Caspiens marchaient vêtus de toison de chèvre; les Ethiopiens, tranchés en deux par un tatouage de plâtre et de pourpre s'accoutraient de peaux de panthère. Les Arabes se drapaient de longs manteaux que bridait une ceinture étroite. Les Libyens ajustaient à leurs fronts crépus des têtes de chevaux écorchés dont la crinière couvrait leurs épaules. Les Mysiens tenaient en arrêt de longs épieux durcis à la flamme. Les Thraces paraissaient tout fauves, avec leurs brodequins en cuir de cerf et leurs casques en peau de renard. Les Chalybiens, chaussés de pourpre, arboraient des cornes en bronze collées à leurs joues. Les Sagastes agitaient la corde terminée par un nœud coulant, qu'ils lançaient sur la mêlée, comme un filet dans la mer... »

Cette armée, toujours d'après Hérodote, comptait aussi des Macrons et des Moschiens. J'aurais peine à situer leur habitat sur une carte. Je présume en tout cas, d'après la simple consonance de leurs noms, que c'étaient des gens de mœurs plutôt bizarres. « Toute une humanité étrange, ajoute M. de Saint-Victor, membre de l'Institut, immémoriale, abolie, dont les multitudes, évoquées par l'historien grec, rappellent l'immense charnier d'Ezéchiel prenant souffle et vie... » Nous le croyons sans peine. Hérodote ajoute de son cru que parmi les ossements du champ de bataille de Platée on découvrit un squelette haut de cinq coudées, un crâne sans suture, et deux mâchoires dont cinq dents, toutes d'une pièce, ne formaient qu'un os... Voilà les gens qu'Alexandre poursuit jusqu'au cœur de l'Asie, tels qu'Hérodote nous les décrit. Les plus savants universitaires, et plus spécialement les maîtres de la critique historique, ont tendance à prendre ces descriptions très au sérieux. C'est à peu près comme s'ils s'étaient faits dentistes tout exprès pour vérifier ce crâne sans suture et ces mâchoires dont les dents ne formaient qu'un os. N'étant ni historien, ni dentiste, nous accepterons les

assurances d'Hérodote avec une prudente réserve, comme un monument littéraire, et un exemple du goût des Grecs pour l'orientalisme. Devant Alexandre ils furent confondus. Le monde barbare était à eux.

Rome

Les premières guerres de Rome nous sont racontées avec assez de fantaisie, et la légende a tenu à auréoler certains exploits, parce que les historiens trouvaient trop d'ombres au tableau. Ombres et auréoles, il est bon de savoir que les rois conquièrent le Latium et c'est Tullus Hostilius qui enleva aux Albains la suprématie sur ces terres. Ancus Martius arrondit le territoire jusqu'au Tibre et Servius Tullius enferma les sept collines dans une même enceinte. A la chute du dernier roi, Rome était à la tête d'une confédération latine de trente villes. Ces rois de Rome étaient en somme d'assez petits personnages. Leurs domaines ne dépassaient pas la surface d'une préfecture sous Napoléon. Néanmoins ce fut leur titre que reçut au berceau, le petit Napoléon II en 1811. Entre Tarquin le Superbe et le duc de Reichstadt il n'y a pas de roi de Rome. Cette ville se refuse aux titres humains. Elle n'admet que des papes, des dictateurs et des empereurs.

Les premiers épisodes sont surtout pittoresques. Je conseillerais aux maîtres d'en donner aux élèves un commentaire intensément coloré. Le cadre et le milieu s'y prêtent bien. Romulus arrive à point nommé pour enchanter nos imaginations. Il fait appel à toutes les originaux des environs, en leur offrant des terres à cultiver. Ainsi se forma la première Rome. Son peuple devait ressembler aux premiers occupants du Katanga ou du Far-West, planteurs ou chercheurs d'or. Ils souffraient de leur célibat et trouvèrent, pour fonder leurs foyers et les peupler de visages charmants, un stratagème heureux. Ils offrirent aux Sabins une grande fête, et pendant ces jeux ils enlevèrent les Sabines, les installèrent et les épousèrent. Les Sabins ne pouvant se consoler de cette privation de leurs Sabines se firent une guerre qui dura longtemps. Elle ne fut terminée que lorsque les Sabines, devenues Romaines, s'interposèrent entre leurs ravisseurs devenus leurs maris; et leurs pères, devenus beaux-pères malgré eux. Alors ces intraitables beaux-pères consentirent à traiter, et sur cette base sentimentale s'établit une alliance. Je connais, à la National Gallery, de Londres, une *Abduction of the Sabines* qui est une merveille d'horreur, de mouvement et de pittoresque. C'est enlevant.

Voici maintenant Numa Pompélius. J'ai pour lui un tendre, parce que ce roi n'entreprenait rien sans consulter une nymphe, Egérie, domiciliée dans un bosquet. Chaque soir il se rendait auprès d'elle, s'asseyait à ses pieds et ensemble ils avaient de longues conversations. Quand le roi mourut, la nymphe fut si triste qu'elle mourut et se transforma en fontaine. Cette fontaine fut naturellement vénérée. Tullus Hostilius est l'homme du singulier combat des Horaces et des Curiaces où un Horace, victorieux des trois adversaires, rencontre sa sœur Camille, fiancée à une de ses victimes, et la tue aussi, ce qui est vraiment très vilain. Gardons-nous de donner aux jeunes gens l'impression que cet épisode n'est livré que pour mémoire à leur curiosité. Tâchons plutôt d'en faire une description qui plaise par elle-même. Enfin, nous trouvons Tarquin le Superbe dont le fils outragea sa cousine Lucrece. Cette femme en fut tellement dégoûtée qu'elle se tua. Le peuple se souleva d'indignation, prit le parti de Lucrece, et chassa les rois. Ainsi naquit la République. Le viol de Lucrece doit être expliqué avec une certaine vigueur pour que la jeunesse comprenne que c'est vraiment très déshonorant de traiter ainsi une femme; que Lucrece eût pu ne pas se

suicider, mais qu'en le faisant elle donna un exemple; enfin que le violant n'était pas un gentleman.

* * *

La République romaine était née. Elle était naturellement aristocratique, comme la République athénienne. Persuadons bien les jeunes gens que dans l'antiquité république veut dire patriciens, Eupatrides, chambre de lords, snobisme. Rien de moins conforme au Jacobinisme, à l'esprit de gauche et aux Droits de l'homme. Les chefs des *gentes* sont des *patres*. Quand on les réunit, ou le *conscriit*, ils deviennent un sénat. L'homme de la plèbe, le prolétaire, ne possède aucun droit. Tout mélange de sang avec l'un des siens est puni par la loi, tout comme on fait en Allemagne d'aujourd'hui pour les Juifs. Les patriciens ou pères conscrits sont, tout aussi naturellement, les meilleurs républicains, les plus sincères ennemis de la royauté. L'exécutif est représenté par les deux consuls, élus pour un an. Le peuple fait entendre sa grande voix, remporte une première victoire, bientôt gâchée par la guerre des Gaulois, et finit par trouver la formule d'un compromis.

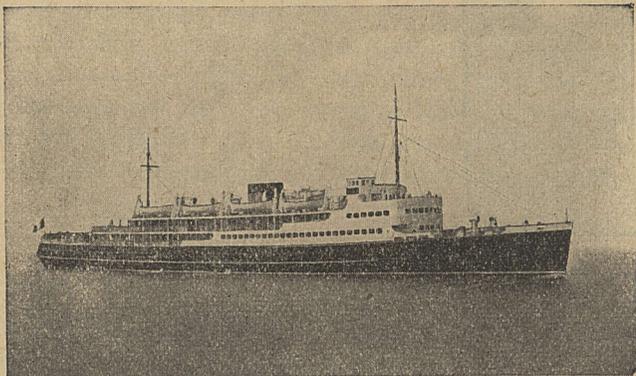
* * *

C'est de ce temps que date l'esprit romain. C'est à lui que nous pensons quand nous parlons d'une attitude digne d'un Romain. Les femmes vraiment Romaines, comme les Girondines, Charlotte Corday sont des Romaines parce que sans cesse elles évoquent Lucrece et Camille. Certainement, ces Romains ont le don de grandeur, et leurs historiens sont parvenus à nous en communiquer la conviction. Ce peuple se forme. Il devait être dur, terre à terre, pratique, comme tout peuple de paysans, religieux avec un certain égoïsme, qui fait prendre des hypothèques sur le ciel. Bref, des colons qui, ayant dû lutter pour vivre, sauront faire payer cher au voisin le péché d'être moins forts qu'eux. A plusieurs reprises Rome manqua de disparaître. Cette ville éternelle fut envahie par des gens qui furent à deux doigts de la supprimer. Ces choses arrivent aux plus beaux empires, mais les historiens romains en conviennent difficilement. Voyons l'inoubliable histoire des Gaulois, vainqueurs à Allia en 390 et qui mettent le siège devant Rome pendant sept mois. A la fin, le chef romain Manlius, réveillé par les oies sacrées du temple de Junon, voit les Gaulois escalader les remparts et forcer sa porte. L'historien chauvin arrange ce récit au mieux de ses intérêts. Rome n'en fut pas moins vaincue, paya rançon et le chef gaulois, par défi, jeta son épée dans la balance en criant : *Væ victis*. Les Gaulois ont occupé Rome comme les Anglais ont occupé Paris à l'époque de Jeanne d'Arc. Mais la France est restée française et Rome est demeurée aux Romains, et c'est cela qui est important.

On pourrait multiplier les épisodes. Avant d'aborder le chapitre de la conquête de l'Italie et du monde, jetons en arrière un regard vers cette peuplade du Latium qui s'appête à accomplir de si grandes choses. De ce coin perdu, ingrat, et malsain, va partir un message nouveau. A l'heure où la Grèce décline il faut que quelqu'un reprenne le flambeau. Dans cette histoire nous verrons Rome triompher par les armes et par l'argent. Mais la culture première est hellénique. La langue des premiers classiques latins c'est le grec. Les grandes légendes sont calquées sur celles de l'antique Hellade. Tout ce qui est imagination, arts, luxe et plaisirs viendra de Grèce. Cicéron et Auguste seront hellénistes d'abord. Le centre de la culture humaine se déplace et quitte l'Asie, les Iles et l'Hellade pour une autre péninsule. L'antiquité, la Cité antique va seulement glisser un peu à l'ouest. Plus tard l'Eglise universelle, née dans une petite province perdue

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale
pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s *Prince-Baudouin* (1934) et *Prins-Albert* (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

Galerie **BOUCKOMS**

47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

LIQUIDATION

La maison du **TAPIS**

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Joallerie — Bijouterie — Orfèvrerie

G. Aurez-Miévis

125, boulevard Adolphe Max

Téléphone 17.04.67
Compte Chèques 4067
Registre Commerce Bruxelles 19685

BRUXELLES

FINANCIÈRE D'ENTREPRISES

Société coopérative. Reg. comm. 103016.
204, rue Royale **BRUXELLES**

Ses départements :

Offices immobilier : Achats, ventes de terres, terrains à bâtir, immeubles, constructions. Crédit hypothécaire. Financement des achats.

Industrie et commerce : Recherche, étude, création, administration d'affaires industrielles et commerciales.

Ses correspondants à l'étranger, ses services financiers, juridiques (recouvrement de créances), d'assurances, de publicité, d'imprimerie sont à la disposition des coopérateurs. **Ouvertures de crédit** pour escompte de papier commercial et de ventes à tempérament.

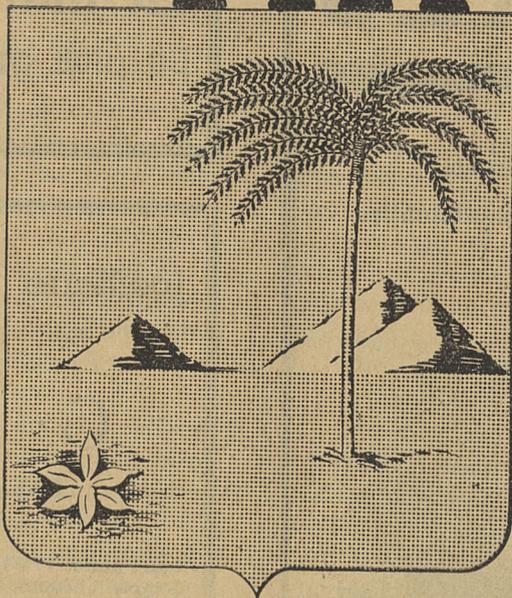
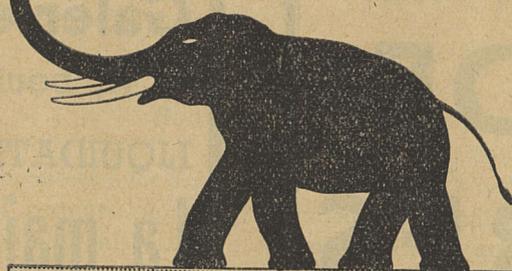
Demandez tous renseignements : **204, RUE ROYALE, BRUXELLES**

SOUBRY

Le bon **MACARONI**

Établ. Joseph SOUBRY, S. A. - Roulers
PATES ALIMENTAIRES — SEMOULERIE

CÔTE D'OR



1883

**LE BON
CHOCOLAT BELGE**

**QUINZIÈME CONCOURS
DE FAMILLES NOMBREUSES**

**LE 25 DÉCEMBRE 1938 DEUX CENTS PRIX DE
500 Fr. SERONT DISTRIBUÉS À DEUX CENTS
FAMILLES NOMBREUSES DE BELGIQUE**

**POUR LES MEMBRES DE LA LIGUE DES
FAMILLES NOMBREUSES, 30 CARTONS PRIMES
DU BON CHOCOLAT "CÔTE D'OR" DONNENT DROIT:
1° À UN PAQUET "CÔTE D'OR" FONDANT OU LAIT DE 425 GR.
2° AU SUPERBE COFFRET JUBILÉ CONTENANT 700 GR. BONBONS FINS**

d'Orient, cherchant une capitale, choisira l'évêché de Rome, parce qu'elle est capitale des idées et de ce que le Vatican d'aujourd'hui appelle la Propagande.

Voilà pour l'avenir. Dans le passé, dans la Rome des rois, petite cité menacée dans son Latium, tout est encore bien vagissant. Retenons cependant les principaux épisodes. Il en est de bien touchants. Lucrèce est là, échevelée et furieuse, telle que la représente Luca Giordano, en un tableau du Musée du Louvre, assise sur le bord de son lit, et repoussant Tarquin. Au Prado de Madrid, au Belvédère de Vienne, dans la littérature romantique de Ponsard on la retrouve sans cesse, se poignardant pour l'éternité, à d'innombrables exemplaires. L'histoire nous dit que sa première réputation naquit pendant le siège d'Ardée, quand les princes de la maison royale voulurent se rendre compte par eux-mêmes de la conduite de leurs femmes pendant leur absence. Ils rentrèrent à Rome la nuit, à l'improviste, ce qui est toujours dangereux et présage de funestes surprises. Ces petites évaporées se méconduisaient à cœur joie. Seule Lucrèce filait la laine, quoiqu'elle fût ravissante. Cela nous console de beaucoup de cas semblables, dont celui de Joséphine au retour d'Egypte ne fut pas le moindre. Rendons grâce à Lucrèce, et à Camille, et aux oies sacrées du Capitole, ces oies blanches qui sauvèrent les plus avertis. Rendons grâce surtout à Egérie, la nymphe du bois sacré de Numa Pompilius, et aux Sabines, avec qui les premiers Romains ont dû passer de si agréables instants. Ne souhaitons pas les imiter, mais étudions leur cas, et réjouissons-nous de compter parmi ceux qui recueillirent leur héritage.

* * *

La Grèce est un pays minuscule dont le prestige envahit le monde. Rome est une unité politique indéterminée qui s'agrandit par annexion. Les Etrusques, les Gaulois, les Samnites viennent s'attaquer chez elle. En les repoussant elle s'est formée au métier des armes. Les Samnites sont des bandes de montagnards des Abruzzes. Un général romain, pour en venir à bout, sut donner l'exemple à ses troupes. Il s'appelait Décius et, vouant les ennemis aux dieux infernaux, il s'élança seul au milieu de leur armée « pour s'y faire immoler en victime expiatoire ». Ce mysticisme héroïque faisait la meilleure impression sur sa troupe qui garda pour lui un culte.

Ainsi se formaient les grandes légions, ces formations qui bientôt auront chacune leur histoire. Voici Pyrrhus, roi d'Epire, qui leur fournit une nouvelle occasion de donner leur mesure. L'Epire est un petit royaume sur l'emplacement de l'Albanie actuelle et Pyrrhus, roi barbare, se prétendait parent d'Alexandre et descendant d'Achille. Cet ancêtre de Scander Berg et du roi Zogou I^{er} fut le type du grand condottière, offrant son épée à celui qui pourrait le mieux l'employer. Gardons-nous de mépriser ce grand mercenaire. Son royaume était, entre ses mains, un bien précaire. Il les abandonna pour se mettre au service de Tarente, ville altière qui refusait de se mettre aux ordres de Rome, et lui fournit une armée de 25.000 hommes, avec des éléphants. Pyrrhus était ainsi un soldat, faisant, dans toute la force du terme, carrière et métier des armes. Son royaume d'Epire l'intéressait peu. Il vainquit les Romains en plusieurs rencontres, à Héraclès et à Asculum. Chacune de ces victoires l'affaiblissait, car n'ayant ni réserves, ni fonds, il ne pouvait survivre à ses propres triomphes, et il fallait bien qu'un jour il succombât. Telles étaient les victoires à la Pyrrhus, des rencontres brillantes qui toutes affaiblissaient le vainqueur et non, comme on l'a vu trop souvent, des batailles où le vainqueur s'enfuit. L'exemple de Pyrrhus mérite d'être médité par certains Etats belliqueux

d'aujourd'hui, toujours prêts à jeter leur va-tout. On est certain que, contre un adversaire comme l'Angleterre ou la France, ils gagneront plusieurs batailles, mais pas la dernière. Et l'histoire nous apprend que parmi les batailles d'une même guerre, c'est la dernière qui compte. Pyrrhus l'apprit à ses dépens et fut battu à Bénévent. Les Romains avaient appris à triompher de ses éléphants en les isolant dans la bataille, en faisant le vide autour d'eux, comme on fait aujourd'hui pour les chars de combat. L'invention bien moderne de Pyrrhus fut donc vite dépassée par une invention plus moderne encore. Ce roi-condottière finit au siège d'Argos où une vieille femme lui jeta une tuile du haut d'un toit. Un trépas si obscur rappelle fort celui de Richard Cœur de Lion au siège de Châlus. Mais c'est depuis Pyrrhus que le fait d'attraper une tuile passe pour un désagrément irréparable, et cela se comprend. Tarente fut prise et Rome fut maîtresse de l'Italie.

CHARLES D'YDEWALLE.

(A suivre.)

La Revue catholique des idées et des faits

est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX^e siècle; ravages du chancre russe; évolution d'une Allemagne restée une sous l'hégémonie prussienne, vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; perte de prestige et faiblesse de la politique française; nécessité, pour tous les chrétiens de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Eglises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.

La Hongrie de saint Etienne⁽¹⁾

Il était bon de montrer la profondeur d'une telle action, afin d'épargner à la mémoire d'Etienne l'appréciation qui reste liée au nom de son père. A la différence de celle de Géza, en effet, l'entreprise religieuse d'Etienne fut toute baignée d'inspiration chrétienne; elle ne partait pas d'un calcul mais d'une foi; elle portait l'empreinte, non seulement d'une autorité souveraine, mais d'une âme remuée par le message du Christ.

Cette distinction faite et cette gradation marquée, il est plus aisé de consigner que cette œuvre correspondait également à l'intérêt politique du roi. Nous avons vu l'équivoque dans laquelle les démarches de Géza avaient laissé les relations de la Hongrie avec l'Empire. Cette équivoque, Etienne la dissipa grâce à la double investiture, royale et apostolique, qu'il obtint du même pouvoir suprême d'où l'Empire tenait son privilège, le Saint-Siège. Vis-à-vis de l'Empereur, le roi de Hongrie affirmait de la sorte son indépendance. En rendant effective sa mission évangélisatrice, Etienne alla plus loin encore; il sut affranchir son pays, dans ses origines chrétiennes, d'une influence trop directe ou trop immédiate de la Cour impériale. La maison ducale de Bavière, où le roi avait pris femme, y joua certes un grand rôle, mais ce n'était pas l'enveloppement supérieur d'un pouvoir suzerain. Les grands protagonistes de la conversion, d'autre part, venaient de tous les coins de l'Europe: ils étaient français, italiens et slaves autant qu'ils étaient allemands. En posant vers l'Occident les assises culturelles de son peuple, le roi lui assurait ainsi en même temps la sauvegarde d'une personnalité nettement distincte.

Cette volonté d'indépendance, Etienne la manifesta par les armes lorsque, après la mort du pacifique Henri II, le nouvel empereur, Conrad II, rendit vigueur à la vieille revendication sur la Pannonie et entreprit en 1030 d'exiger l'hommage du roi de Hongrie. La résistance d'Etienne fut victorieuse et sa politique se trouva singulièrement affermie à la suite de cet accident qu'il n'avait pas désiré.

* * *

A ce moment, Etienne avait accompli dans l'ordre du pouvoir civil une œuvre exactement parallèle à celle qui a inscrit son nom dans l'histoire religieuse. Le prestige de la dignité royale l'avait placé assez haut au-dessus des tribus et de leurs chefs pour qu'il pût bâtir tout un système d'administration centrale où le roi apparaissait, non plus comme *primus inter pares*, mais comme l'autorité vraiment décisive.

Etienne avait parsemé le pays de châteaux forts dont les occupants exerçaient leur autorité sur le pays d'alentour; il avait tracé aux marches du royaume une ligne défensive serrée; quant à son domaine personnel, qui s'était largement accru, il l'organisait de façon plus complète en la seule dépendance de sa volonté souveraine. Adoptant la manière occidentale, le roi distribuait des terres à ses meilleurs auxiliaires, en échange des services de caractère militaire et fiscal inhérents à la tenure féodale. Tout un réseau de cadres juridictionnels émanés du pouvoir central s'étendait de la sorte sur l'ensemble du pays; tout un monde de fonctionnaires, d'usufruitiers ou autres dépendants se tenait

dès lors à la disposition du roi; tout un peuple de manants, groupés sous la protection des châtelainies ou travaillant les terres domaniales, lui était directement attaché. Si l'on ajoute à ces cadres civils, créés par le souverain, l'ensemble des établissements religieux qui lui devaient l'existence, le pouvoir royal était arrivé à s'ériger, du milieu d'une nation livrée jusque là aux rivalités des clans, comme un axe solide de puissance et de droit. Avant Etienne le peuple magyar ne consistait encore qu'en une série de tribus juxtaposées, dont les chefs équivalents acceptaient, sans trop s'y soumettre, la prééminence de l'un d'eux. Il se ressentait toujours, dans son organisation générale, du vieux régime des tribus pastorales, errant à travers la steppe immense et abandonnées à elles-mêmes. Son établissement à demeure n'avait pas abouti à lui procurer l'empreinte d'une société politique constituée en unité. Ce fut l'œuvre du génie organisateur d'Etienne, déployé dans l'administration civile aussi brillamment que dans l'apostolat religieux. Depuis lors, la Hongrie apparaît dans l'histoire comme un « royaume » au sens riche et plénier du mot, moins parce qu'elle avait à sa tête un roi qu'en raison de l'autorité qui, rassemblant ses valeurs éparses, faisait d'elle un Etat.

* * *

Cette action conjuguée sur les plans spirituel et temporel ne pouvait manquer par répercussion d'exercer ses effets sur le terrain social. En dotant la nation de cadres religieux, militaires ou administratifs, en élevant des soldats méritants à la dignité de vassaux de la couronne, en s'entourant d'une cour permanente, le roi dégagait une élite et constituait une hiérarchie à plusieurs degrés, dont il était lui-même la clef de voûte. C'était nouveau dans la société magyare, qui gardait encore la forme primitive d'un égalitarisme confus. L'introduction de la propriété privée, sous les espèces, tout au moins, de la tenure féodale, tranchait également sur la vieille tradition communautaire qui maintenait les terres sous le dominium collectif du clan et empêchait leurs exploitants d'en disposer. Ainsi se posait dans la nation une deuxième couche sociale nettement différenciée de la masse: à côté des fonctionnaires royaux, c'était celle des propriétaires terriens. Enfin, les abbayes se doublaient d'écoles où les sciences profanes étaient enseignées à l'égal de la doctrine religieuse; foyers d'attraction pour l'aristocratie, les monastères devinrent les centres de culture nécessaires à la société nouvelle, en même temps qu'ils donnaient issue à une troisième couche sociale également inédite: celle des lettrés. Des fondations ecclésiastiques et politiques de saint Etienne date ainsi, dans le monde magyar, la différenciation intérieure qui prélude au développement de la civilisation. Les noyaux originaux de plusieurs classes distinctes procuraient au peuple une ossature appuyée sur la diversité des fonctions, des intérêts et des droits.

Une haute division s'opérait dans le travail collectif, apportant toutes les promesses du progrès.

Mais il va sans dire que, dans l'ordre social et culturel, où l'évolution prend son temps, l'effort d'Etienne ne pouvait aboutir à un achèvement complet. Ses prédécesseurs avaient mis l'amorce à l'orientation religieuse et politique de la Hongrie, qu'il avait ensuite définitivement fixée. Il fit comme eux au point de vue du développement général du pays, en communiquant une impulsion qui plus tard livrerait tout son fruit.

* * *

Cette œuvre de rénovation est d'autant plus remarquable qu'elle ne put s'accomplir sans renverser une foule de préjugés, sans s'attaquer à des traditions invétérées et sans housculer de nom-

(1) Voir la *Revue Catholique* du 23 septembre 1938.

breux personnages. Elle subit l'épreuve de l'opposition, celle de la réaction et jusqu'à celle de l'accident fortuit. Les tenants de l'ancien état de choses eurent des sursauts de résistance et plus d'un évangelisateur fut martyrisé, comme ce Gellert à qui Bude a rendu récemment un hommage expiatoire en dressant sa statue sur le rocher d'où il fut jadis précipité dans le Danube. Les foyers du paganisme étaient loin d'être éteints et de sourdes revanches se tramaient dans l'ombre. Elle devinrent plus redoutables lorsque, vers la fin de son règne, le roi vit périr dans un accident de chasse son fils unique Emeric, prince tout pénétré des vertus chrétiennes, dont la Hongrie vénère aujourd'hui encore la sainteté. Avec le nouvel héritier présomptif, Vászoli, le paganisme annonçait un retour offensif. Bref, si Etienne avait réussi d'une façon splendide à maîtriser le présent, les gages de l'avenir n'étaient pas tous entre ses mains. Heureusement pour la solidité de son œuvre, l'iniquité même de Vászoli travailla en faveur d'Etienne. Trop pressé d'arriver au trône, l'héritier voulut s'en emparer en complotant l'assassinat du roi; mais le projet échoua et Etienne se montra un justicier terrible en condamnant le prince criminel à la peine de l'aveuglement, avec la perte de tous ses droits. La réaction paganisante fut ainsi privée de son meilleur atout et le roi, cherchant un successeur avec plus de liberté, le trouva en pays chrétien, à Venise.

* * *

Tel est, dans ses traits essentiels, le personnage historique de saint Etienne. Il ne dément pas la caractéristique principale du personnage populaire, vénéré comme le premier roi et le premier apôtre de la Hongrie. Le culte dont il est entouré depuis sa mort lui attribue avec raison cette croix dont il fit briller l'éclat dans l'âme de son peuple et cette couronne qu'il ceignit en créateur d'un Etat.

Bien entendu, chemin faisant, la renommée amplifia, déforma et multiplia le héros des origines. Saint Etienne eut dans son pays le sort que tout l'Occident fit à Charlemagne. Il devint l'être légendaire autour duquel les poètes et les chansonniers brodent les exploits. A la différence de celle de l'empereur d'Occident, la mémoire d'Etienne garda cependant sa consistance à travers les siècles. Charlemagne était immense; le halo d'une gloire démesurée ne tarda pas à éblouir les peuples adolescents sur lesquels il avait étendu sa domination et, comme ces peuples étaient nombreux, il ne pouvait appartenir en propre à aucun d'eux. Cet éloignement fut fatal à la vérité historique et propice à la littérature: nous lui devons peut-être la «Chanson de Roland». Etienne, par contre, s'était limité à un pays, ce pays qu'il avait converti, défendu, éclairé, organisé et, pour ainsi dire, construit. Et la destinée de son souvenir fit de lui le symbole d'une nation.

A ce titre, il est impérissable. Depuis de longs siècles, tout ce qui, au pays de Hongrie, cherche à se réclamer de l'ancienneté, base ses droits sur les fondations du roi Etienne ou se rattache, tout au moins, à cette sainte Couronne qui, depuis l'extinction de la dynastie originaire, demeure la source du pouvoir. Les vassaux séculiers et les princes ecclésiastiques voulurent émaner de cette origine inviolable; les titres de noblesse et les privilèges des cités entendirent remonter aux octrois du saint roi. Les Habsbourgs pour appuyer la revendication du trône, les Conseils de la nation pour exiger leur part dans la gestion du pays, toutes les institutions, en somme, qui voulurent justifier par la tradition leur existence et leur mission s'appliquèrent à trouver le chaînon qui, par voie directe ou indirecte, les rattacherait à cette table de légitimité par excellence: le droit issu de la législation d'Etienne. Le souvenir du grand roi souffrit parfois des excès d'un pareil respect. Quiconque, dans les temps modernes, prétendit susciter

en Hongrie un mouvement de régénération nationale s'empressa d'y annexer le patronage du père de la patrie. Ainsi que l'écrit l'historien Bálint Hóman, «dans le tourbillon des idées en lutte, les légitimistes et les partisans de la libre élection, les conservateurs et les libéraux, les adhérents au constitutionnalisme et les partisans de l'autorité, tous s'identifient à l'idée de saint Etienne, le legs spirituel neuf fois séculaire de la Hongrie universelle et ils l'exproprient avec la plus grande subjectivité (1) ».

De la sorte, si le vieux roi n'est pas un de ces héros dont les exploits militaires entraînent aux conquêtes homériques, ni un libérateur autour duquel bouillonne l'enthousiasme populaire, s'il ne fait point palpiter le cœur des foules à la manière d'un Louis le Grand, d'un roi Mathias, d'un Jean Hunyadi ou d'un Louis Kossuth, tout ce qui, dans son pays, aspire à la permanence tient du moins à établir ses assises dans l'œuvre de ce grand architecte. Ainsi en va-t-il maintenant encore dans l'effort de relèvement qu'entreprend la Hongrie réduite et écrasée au lendemain du traité de Trianon.

* * *

De cette majestueuse survivance, la Hongrie rend en ce moment témoignage. Rien n'était saisissant, en fait de liaison historique, comme de voir toute la nation, l'autre jour, accompagner la relique vénérée de la main du grand roi dans son pèlerinage auprès du monument des Arpáds, les pères et les successeurs d'Etienne, et auprès du tombeau du Soldat inconnu, creusé à l'ombre de ces chevaliers antiques. La jeunesse était là avec ses formations paramilitaires, avec ses collègues et ses sociétés estudiantines, défilant de ce pas martial, commun aux jeunes filles de l'Europe centrale, dont s'accommodent même les jeunes filles en leurs éblouissantes broderies. Chaque métier avait composé un groupe symbolique, où tous les outils de la profession, devenus des emblèmes d'honneur, encadraient le coffre des reliques et des chartes; tout le travail d'un peuple défilait ainsi à la parade, depuis les terrassiers et les balayeurs d'ordures jusqu'aux mineurs, aux tisserands, aux marins, aux orfèvres, aux architectes. Puis venaient les cadres officiels de la nation, avec ces deux puissances qui, en droite ligne, dérivent des actes d'Etienne: l'Etat, avec le régent, son gouvernement, le Parlement, les grands Conseils, les magnats et l'armée; l'Eglise, présidée par le légat du Pape, qui venait confirmer, au nom d'un pouvoir toujours vivant et toujours fidèle, la délégation apostolique autrefois donnée au saint roi. Et l'on admirait au passage la rencontre de ces deux couronnes: celle de Pierre, celle d'Etienne, les seules qui aient traversé intactes les tempêtes de neuf siècles.

Tout au long du cortège, l'effervescence populaire se donnait libre cours, saluant les dignitaires, acclamant les groupes de beau style, pour rentrer en elle-même, par un réflexe de vénération, devant la relique et les prélats. Dans cette vaste évocation, le peuple n'était pas un spectateur; c'était l'appui, c'était la base de tout, ainsi qu'il convient à un peuple quand revit son histoire, et c'est lui qui donnait le ton à la manifestation.

Nous le revîmes le lendemain, ce même peuple, lorsqu'un train spécial conduisit la Sainte-Dextre à l'ancien siège du gouvernement d'Etienne, en cette Esztergom qui est restée la métropole ecclésiastique du pays. Sur les quelque soixante kilomètres du trajet, il n'est pas un champ sur lequel un paysan ne fût agenouillé. Pour saluer la halte du wagon d'or dans chaque gare, toute la population s'était massée sur les quais, clergé et autorités en tête; les drapelets s'agitaient, les mains se tendaient, et de cette foule de pauvre et chétive apparence montait, pieusement,

(1) *King Stephen the Saint*, p. 18.

l'hymne national au ton grave, qui parle de douleur et d'espoir, qui pleure l'abaissement et chante la résurrection.

En quittant Esztergom au long du Danube, dont l'autre rive est déjà celle d'un Etat étranger, nous comprenions un peu mieux l'âme de ce peuple. Nous avons vu la Hongrie célébrer saint Etienne, mais nous avons rencontré aussi, malgré la distance des âges, la Hongrie de saint Etienne. Un pays dont les récents ébranlements ont mis en question l'indépendance, une nation qui, voici vingt ans, sous le sinistre Béla Kun, faillit tomber en proie à la barbarie orientale et qui, maintenant que l'Allemagne ressuscitée vient d'absorber l'Autriche, n'échappera qu'avec peine à une hégémonie occidentale. Un peuple où la puissance juive, solidement établie dans le commerce, dans la presse, en maintes professions libérales, jette d'autre part un ferment de désagrégation intérieure. Un peuple enfin où la fidélité chrétienne n'empêche pas le néo-paganisme de menacer les mœurs et la foi. Oui, c'étaient bien les problèmes du temps de saint Etienne, reparaisant sous une formule nouvelle. Problèmes permanents de la Hongrie de toujours! Et notre prière allait à cette Main qui avait fermement tenu le sceptre et la croix, afin qu'elle continuât à bénir ce peuple qui voulait rester sien.

GIOVANNI HOYOIS.

Les origines de la crise religieuse en Allemagne

Le sort de l'Eglise allemande constitue pour les observateurs étrangers une douloureuse surprise et une cruelle énigme. « Comment, se demandent-ils, ces mêmes catholiques puissamment organisés dans un parti dont on pouvait désapprouver la tactique et contester certains principes, mais qui n'a jamais cessé d'exercer une influence prépondérante, voire décisive, sur les affaires publiques, ces mêmes catholiques qui avaient manifesté, année pour année, leur solidarité, leur force et leur Foi vivante lors de congrès impressionnants, ces mêmes catholiques dont ni les hobereaux antipapistes ni les socialistes athées ne pouvaient se passer en politique, se voient aujourd'hui réduits à une timide défense de leurs droits primitifs? Ils ont toutes les peines du monde à riposter aux attaques les plus violentes et le seul héroïsme qui leur soit permis, c'est de consentir à la souffrance ou, en attendant les sanctions sévères de la part des autorités implacables, de protester avec courage contre une campagne acharnée, antiromaine sinon antichrétienne. Ces mêmes luthériens orthodoxes, qui faisaient la pluie et le beau temps à la Cour des Hohenzollern, les héritiers de Bismarck (et de ses adversaires encore plus farouchement traditionalistes), les descendants des fondateurs de la *Kreuz-Zeitung*, les successeurs des Bunsen, des Gerlach, des Stahl, des Bodelschwingh et des Leo, sont incapables de résister à la déchristianisation du protestantisme et ils se trouvent devant un dilemme, subordonner leur croyances à la nouvelle Foi naziste, ou bien former un petit ghetto voué à une disparition prochaine et certaine. »

Cette opinion que l'on rencontre partout au delà des frontières allemandes est sensiblement exagérée; elle se nourrit parfois des

fruits d'une propagande qui ont mûri sous un climat généralement peu favorable au christianisme et à toute préoccupation religieuse. Mais la conviction de ce que l'Eglise allemande est aux abois par suite d'une inexplicable trahison des clercs et des laïcs, ainsi que d'un passivisme et d'un opportunisme servile non moins regrettables, cette conviction se fonde sur une parfaite ignorance de l'histoire religieuse allemande. On néglige l'attitude entièrement divergente envers la Foi et l'Eglise qu'adoptent (et qu'ont toujours adoptée) d'une part les Occidentaux, Français et Anglo-Saxons, d'autre part les Allemands. Et les remarquables synthèses de M. Goyau, le livre vulgarisateur de G. Bazin, les admirables études de M. Vermeil, les si nombreux volumes du baron Seillière, les écrits du comte Robert d'Harcourt? Malgré sa haute valeur, toute cette production d'historiens, de publicistes et de critiques littéraires n'atteint qu'une élite; elle n'a pas même gagné une influence décisive sur les hommes politiques et les journalistes qui s'occupent de l'Allemagne et de sa situation religieuse soit par devoir professionnel, soit par simple curiosité. Enfin, j'ose l'avancer, les brillants auteurs précités n'infirmement pas complètement la règle que j'ai mentionnée : eux aussi se montrent souvent ahuris, sinon déconcertés, par les hommes et les idées, les faits et les institutions qu'ils ont analysés d'ailleurs avec beaucoup de compétence.

Voici maintenant un panorama de l'Allemagne religieuse au XIX^e siècle, vu de l'intérieur, vu à travers le prisme d'un tempérament de catholique allemand, et dessiné d'une main sûre. C'est le quatrième volume de la grandiose *Histoire d'Allemagne*, publiée chez Herder par le professeur Franz Schnabel, de Karlsruhe, et c'est une œuvre magistrale sous tous les rapports, sauf le côté littéraire. Avouons-le de prime abord : ce livre de longue haleine et d'une érudition étonnante, cet exposé clair et pondéré, animé d'un souci très élevé de la vérité et de la justice, fatigue et décourage les lecteurs non allemands par le manque de toute prétention artistique. Le style de M. Schnabel est lourd, sans grâce et non exempt d'imperfections de langage qui frisent l'incorrection. Les portraits des principaux acteurs — et ces personnages sont, ma foi, attrayants et étincelants à souhait — restent incolores. Et nous nous trouvons pourtant tour à tour en présence de Sailer et Möhler, de Mgr Droste-Vischering et de Baader, de Kolping et des frères Boisserée, de Mgr Ketteler et de Hurter, de Schleiermacher et de Hebel, de Neander et de David Strauss, de Stahl et de Félix Mendelssohn-Bartholdy! Nous aurions aimé nous arrêter plus longuement chez la princesse de Galitzine et le magnifique Saint Clément-Marie Hofbauer, chez le délicieux Sébastien Brunner et l'étonnant Günther!

Hélas! M. Schnabel n'est pas un second Henri Bremond et cette histoire du sentiment religieux en Allemagne d'avant 1848 explore les chemins de la pensée chrétienne et de la prière, sans rejoindre elle-même la poésie. Voilà tout ce que nous aurions à reprocher, si reproche il y a, au docte professeur. Car son ouvrage possède par ailleurs nombre de qualités éminentes. Sans sortir de la doctrine catholique, il présente tous les courants avec infiniment de tact et de compréhension, il n'oublie jamais la charité chrétienne et quand il est dans la nécessité d'accuser, il se contente d'exposer les faits, qui se réunissent pour former de troublants réquisitoires.

C'est ainsi que nous apprenons à connaître le grand péché des chrétiens allemands, leur soumission à l'Etat, leur tendance à s'appuyer sur le bras séculier pour défendre et pour répandre la Foi, ce qui mène facilement à des conséquences funestes : le bras séculier s'empare de l'Eglise et il la conduit comme il veut. Ceux qui se révoltent contre une forme concrète de l'Etat se dressent en même temps contre la Foi que cet Etat déteste



Un conseil aux "fines bouches."

SI VOUS N'AVEZ DÉGUSTÉ JUSQU'ICI QUE DEUX OU TROIS SPÉCIALITÉS DE SUPERCHOCOLAT, NE DITES PAS, MADAME, QUE VOUS CONNAISSEZ « JACQUES ».

La gamme si variée des gros bâtons de Superchocolat « Jacques » vous réserve encore bien des découvertes agréables, bien des plaisirs raffinés que vous ne devez pas chercher ailleurs que chez « Jacques », soyez-en persuadée.



Achetez donc, Madame, six, huit, dix, vingt bâtons DIFFÉRENTS de Superchocolat « Jacques ». Ils ne coûtent qu'UN franc et représentent la plus haute valeur alimentaire que vous puissiez acquérir pour ce prix. « Jacques » a un passé, plus de

40 ans d'expérience lui ont permis d'atteindre le sommet de l'art du chocolatier.

Parmi la gamme de « Jacques », il existe certainement plusieurs spécialités qui vous raviront. C'est vraiment du Superchocolat.

1 FRANC LE GROS BATON DANS TOUTE BONNE MAISON D'ALIMENTATION

Établissements Charles SIX

Moulins à cylindres

TOURNAI

INSTALLATION MODERNE PRODUISANT
DES FARINES DE TOUT PREMIER ORDRE

Prix modique comparé à la qualité
Franco toute gare belge et par axe

Reg. du Commerce
Courtrai 48
C. C. P. 5229

Téléphone 10245
Adresse télégr.
Chareix, Tournai

INSTALLATIONS COMPLÈTES DE CUISINES MODERNES



Usines Gebr.
A.-G. DEMMER

EISENACH
Fondée en 1868

Agence Générale

Ateliers

Raym. Strickaert

5-7, av. Raymond
Van der Bruggen

Tél. 21.04.48

LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

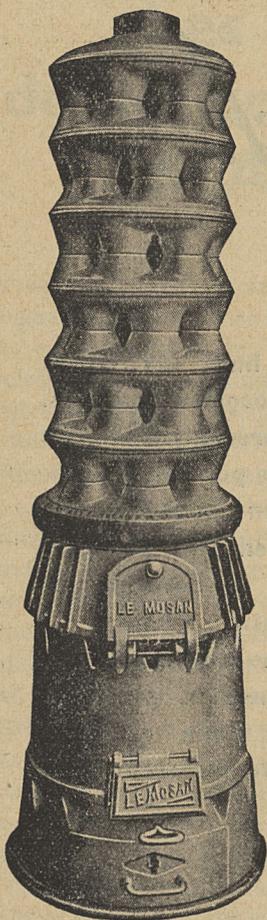
Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
à HUY (Belgique)



Pour l'homme d'affaires,
pour l'écolier ou l'élégante, un «SWAN» est un
compagnon à qui l'on
peut toujours se fier.

Swan Pen

• POUR LA VIE



Tailleur · 1^{er} Ordre

DUPAIX

Téléphone 17 35 79

13, RUE ROYALE
BRUXELLES

protège; enfin l'esprit politique pénètre l'Eglise et lui inculque des conceptions et des aspirations qui ne s'accordent pas avec la pure doctrine chrétienne. Telle a été la destinée du catholicisme marqué par le joséphisme, le fébronianisme *an quomodo vis vocari*, telles ont été les origines des aberrations de Wessenberg, des erreurs de Günther et de Döllinger (ce dernier ne figure plus dans ce volume qui s'arrête au milieu du siècle). Tel est le vice originel du protestantisme allemand, telle a été la malédiction d'efforts salutaires en eux-mêmes, comme celui du roi Frédéric Guillaume IV et de la *High Church* prussienne.

La théologie de Schleiermacher et de Stahl, la *Weltanschauung* des conservateurs et des libéraux s'oppose contradictoirement aux idées catholiques; en reconnaissant la primauté du Spirituel, les « ultramontains » se font conspuer comme mauvais citoyens ou, nous sommes en monarchie, comme mauvais sujets, plus attachés au Saint-Siège au delà des montagnes qu'à la patrie germanique. Ceux qui habiteront plus tard l'imposant *Zentrumsturm* se voient isolés, de bonne heure, dans une tour d'ivoire que la majorité du peuple allemand exècre et feint d'ignorer.

M. Schnabel passe en revue les épisodes de l'histoire du catholicisme allemand depuis la Révolution de 1789 jusqu'à celle de 1848; il déroule devant nos yeux des événements tantôt pathétiques, tel le conflit de l'archevêque Droste-Vischering avec le gouvernement prussien, tantôt émouvants par leur simplicité et même par leur rudesse, tel l'apostolat des Hofbauer et des Kolping, tantôt glorieux par les hauts exploits d'une aventure intellectuelle, telles les tentatives de Säiler et de Möhler pour renouveler la science des choses divines. Et toute cette chronique des idées et des luttes aboutit logiquement au cri de détresse, poussé par le grand Reichensperger, l'un des pères du Centre allemand: « parfois la pensée m'obsède que la prochaine génération de ceux qui voudront rester réellement catholiques en sera réduite peut-être au rôle réservé de nos jours aux Juifs pratiquants. » Soyons plus bref et mettons: de s'enfermer dans un ghetto, de se faire mépriser et de provoquer les railleries, le dégoût et la haine. Les catholiques gagneront par cet isolement la conscience de leur étroite union entre eux et avec leurs coreligionnaires dans le monde entier, ils apprendront à braver leurs adversaires, ils garderont pourtant la nostalgie d'une entente fraternelle avec les autres Allemands — c'est là un sentiment certes très respectable — et ils seront tentés, à l'heure d'une crise nationale ou internationale, de sacrifier, à leur germanisme brusquement réveillé et accentué, les motifs de leur discorde avec leurs frères de race et de langue.

Quant aux protestants, l'auteur nous dépeint avec une lucidité admirable la genèse d'une situation qui est aujourd'hui presque sans issue. Le catholicisme, bien que sérieusement menacé dans sa liberté d'action, trouve son appui dans l'Eglise mondiale et dans cette solidarité intrinsèque qui ne se dément pas même devant les épreuves les plus tragiques. Le protestantisme allemand a revendiqué comme titre de haute noblesse spirituelle sa tendance à se dissoudre. Fr. Th. Vischer a magnifié cette *Selbstauflösung* il y a cent ans et les coryphées du protestantisme libéral ont travaillé sans exception à dissocier l'unité de leur Eglise. Naviguant entre Scylla, une piété réglementée par les exigences administratives ou militaires, et Charybde, un individualisme radical effréné qui n'a gardé du christianisme que de vagues réminiscences, les masses protestantes perdaient peu à peu la Foi, une foi dont nul ne savait indiquer les limites, ni le contenu, ni les porte-parole autorisés.

L'histoire des variations des Eglises protestantes en Allemagne au XIX^e siècle est une recherche désespérée de l'Absolu. Elle se poursuit à l'ombre de la certitude perdue, poussée rarement par l'amour d'une catholicité regrettée, mais plus souvent par le res-

sentiment contre tout dogmatisme. Elle aboutit aux courants collectivistes ou totalitaires qui satisfont les aspirations les plus généreuses et les plus basses de la foule: nous sommes en guerre spirituelle et l'Allemagne est trop accoutumée aux *ersatz* pour ne pas substituer à la véritable Foi révélée un « simili » que les propagandistes officiels et officieux s'empressent de vanter comme égal, ou même supérieur à l'original...

Il me plaît de reconnaître le très grand mérite de M. Schnabel, historien impartial s'il en fut, et pourtant vivement intéressé par son sujet. En nous dépeignant fidèlement le passé, il nous aide à comprendre les temps présents. Dès maintenant, et grâce à lui, nous voyons sous leur véritable aspect les antécédents de la lutte spirituelle qui se livre en Allemagne. Nous nous rendons compte de la force des partis qui s'affrontent et de la loi intérieure qui oblige le National-Socialisme, héritier de la raison d'Etat allemande, à mettre la main sur les Eglises, non pas tant pour les extirper, que pour les dominer et pour les pénétrer. Le danger qui menace, de ce fait, la Foi et l'organisation ecclésiastique n'en devient pas moindre. Ce sont les leçons de l'histoire qui aideront les facteurs compétents à éviter des fautes incorrigibles. Ils n'auront qu'à consulter le beau volume de M. Franz Schnabel. Et je souhaite au grand public étranger, catholique et non catholique de pouvoir pareillement lire, dans une traduction adaptée, et abrégée, les résultats de cette œuvre impressionnante.

O. FORST DE BATTAGLIA.

SOCIÉTÉ DES MINES D'OR DE KILO-MOTO

Du rapport du Conseil d'administration, sur l'exercice 1937, nous extrayons ces renseignements sur la production de l'or :

En 1937, les deux sièges ont produit : 8.066 kgr. 701 d'or brut, contre 7.412 kgr. 068 en 1936, se répartissant :

Mines de Kilo : 6.084 kgr. 6715, contre 5.460 kgr. 397 en 1936;
Mines de Moto : 1.979 kgr. 853, contre 1.951 kgr. 671 en 1936.

Or contenu dans des échantillons minéralogiques : 2 kgr. 1765.

La production se décompose en :

	1936	1937
Or provenant des alluvions (chantiers de lavage et dragage)	4.944 kgr. 675	5.184 kgr. 759
Or extrait des filons et éluvions (usines de broyage)	2.467 kgr. 393	2.879 kgr. 7655
TOTAUX	7.412 kgr. 068	8.064 kgr. 5245
Or contenu dans des échantillons minéralogiques	—	2 kgr. 1765
		8.066 kgr. 7010

Des gisements alluvionnaires nous avons extrait 10.947,22 mètres cubes de gravier et terre. Le minerai lavé sur 1.936 tables et traité par les installations de récupération annexées aux dragues et aux draglines est à la teneur moyenne récupérée de 0,474 gramme d'or brut au mètre cube excavé.

Au cours de l'année, 1.345.294 tonnes de minerai d'origine filonienne ont été extraites et traitées, contre 1.043.501 tonnes en 1936; la teneur moyenne récupérée est de 2,15 gr. contre 2,36 gr. en 1936.

En conséquence, le tonnage a augmenté de 28,46 %, la production a augmenté de 16,71 % et la teneur a été diminuée de 9,3 %.

En 1937, 103,8 tonnes de concentrés de flottage ont été expédiées aux Usines Métallurgiques d'Hoboken; elles ont fourni 114 kgr. 7925 d'or fin.

Pendant les sept premiers mois de 1938, les deux mines ont produit 4.713 kgr. 218, contre 4.442 kgr. 377 pour la même période de 1937.

A ces chiffres, il y a lieu d'ajouter le métal extrait des minerais flottés, lequel peut être estimé à environ 65 kilogrammes pour la période envisagée de 1938, soit un total de 4.778 kilogrammes.

Réserves de minerais.

Au 31 décembre 1937 les réserves se présentaient comme suit :

Or à vue, inventorié par prospections systématiques 57.695 kgr.
Or reconnu par prospections volantes, mais non encore définitivement inventorié 9.140 kgr.

TOTAL 66.835 kgr.
contre 66.565 kilogrammes au 31 décembre 1936.

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPOTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques
Comptes de Quinzaine à Taux Variable
Prêts sur Titres

Coffres-Forts
Dépôts de Titres et de Valeurs
Lettres de Crédit

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles;
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;
Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles;
Square Salnotelette, 17, Bruxelles;
Boulevard Bischoffshelm, 38, Bruxelles;

Rue du Balli, 79, Ixelles.
Place Liedts, 18, Schaerbeek;
Rue des Tongres, 62, Etterbeek;
Rue Général Leman, 8, Etterbeek;

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822.

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles.

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261.

CAPITAL fr,	796.000.000.00
RÉSERVES fr,	1.155.660.000.00
<hr/>	
FONDS SOCIAL fr,	1.951.660.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Alexandre Galopin, Gouverneur;
Félicien Cattier, Vice-Gouverneur;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Albert d'Heur, Directeur;
Edgar Sengier, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Jules Bagage, Directeur honoraire;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLEGE DES COMMISSAIRES :

MM. Edmond Solvay;
Léon Eliat;
le baron Adrien de Montpellier de Vedrin;
le baron de Trannoy;
Paul Hamoir;
H. Vermeulen,
le comte Patoul.
Henri Goffinet
Comte L. Cornet de Ways Ruart
Le Secrétaire,
M. Raoul Depas



LA CROIX BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE · FEBRIFUGE · TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS · NEURALGIES · DOULEURS PERIODIQUES · SURMENAGE · GRIPPE · DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX BLANCHE," a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

FABRIQUE DE CÉRUSE

Procédé hollandais

Société Anonyme ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

Auguste BOULEZ

COURTRAI (Belgique)

Bureaux : Chaussée de Gand, 103

Usines : Rue de la Céruse

Téléphone : Courtrai 151, Waereghem 30

Compte Chèques Postaux n° 76673

BLANC DE GROENINGHE Marque LES ÉPERONS D'OR

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais

Blanc de Zinc — Minium de plomb

Litharge — Mine-orange

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.69.75

APPAREILS de CINÉMA

— KINGSTONE —
(VAN MARCKE)

Tél. 15.54.54 — 10, rue James Watt — Bruxelles

Installations complètes — Postes itinérants
Sonorisation d'appareils muets
LES MEILLEURES RÉFÉRENCES

Établissements

Leroi-Jonau & C°

Société Anonyme au capital de 2.200.000 francs

TEINTURE - NETTOYAGE

SIÈGE SOCIAL

Usine et Bureaux : 117, rue Saint-Denis, Forest. Tél. 44.00.23

Correspondances, Expéditions

Prix spéciaux pour communautés

Soudure électrique

POUR VOS ÉLECTRODES, UNE SEULE MARQUE :

Original  Kjellberg

la plus ancienne et la plus répandue!
POUR VOS POSTES DE SOUDURE, UN SEUL NOM :



ESAB



la machine qui s'impose par ses qualités!
Documentez-vous auprès de ESAB, s. a., 116-118, rue Stephenson, Bruxelles
Tél. 15.91.26

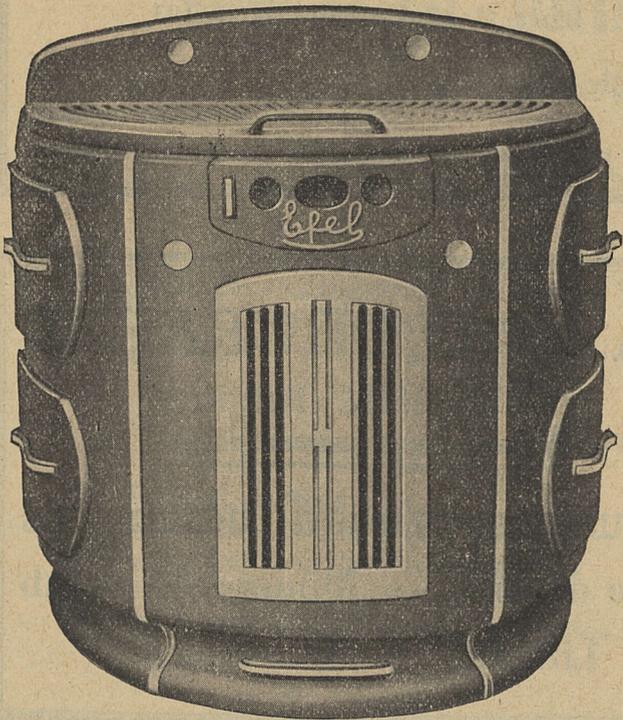
Une réalisation
merveilleuse des

FONDERIES DU LION

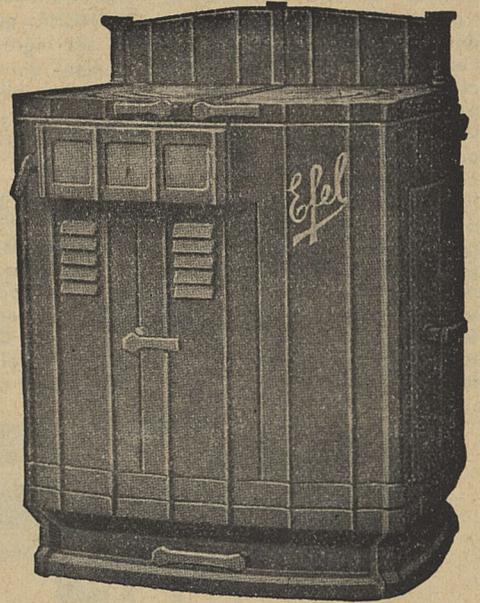
FRASNES-LEZ-COUVIN

Cuisiner — Rôtir — Chauffer avec 30 % d'économie garantie

Tous ces poêles peuvent brûler à feu continu



- Poêles Parisiens
- Poêles Flamands
- Poêles Crapauds
- Poêles Triangulaires
- Cuisinières
- Poêles Buffet
- Foyers
- Dressoirs



Brûlent n'importe quel charbon gras ou maigre

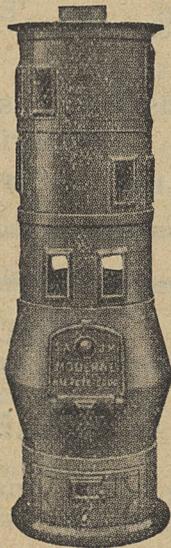
Calorifère "LE MODERNE"

à triple surface de chauffe par éléments-radiateurs tubulaires, inclinés et superposés. Il est d'un grand rendement en air chaud.

Sa conception simple et robuste permet d'en faire un très long usage sans nécessiter de réparation.

Par mesure de sécurité et d'hygiène, un joint en amiante est placé entre chaque élément.

« Le Moderne », conçu en six grandeurs, entièrement de fonte, avec des pièces interchangeables, est très économique.



Fournisseur de la Marine Nationale Française,
des Chemins de Fer et du Génie

Service de Fabrication à Dampremy-lez-Cherleroi

Prière d'adresser toute la correspondance à :

G. MATERNE, boîte postale n° 1, à Erquelinnes

Cuisinières
de la plus petite de ménage
à l'installation la plus importante.

Pour
PENSIONNATS,
INSTITUTS,
CONVENTS,
ÉCOLES
MÉNAGÈRES
CASERNES,
etc.

KUPPERBUSCH

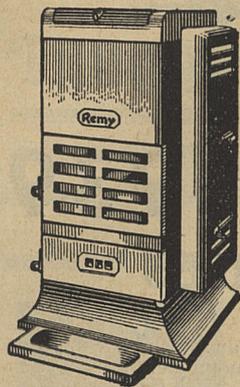
SALLES D'EXPOSITION

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles

Le "REMY"

FOYERS ET CALORIFÈRES

BREVETÉ DÉPOSÉ



Rendement unique, garanti par des essais officiels aux Laboratoires des Arts et Métiers à Paris

89 %

de rendement moyen

UNIQUE

Prix sans concurrence pour leur capacité de chauffe

S. A. des Fonderies de l'Eau-Noire

COUVIN (Belgique)

CUISINIÈRES — CRAPAUDS — TRIANGULAIRES
FOURNEAUX DE CUISINE

Poêles pour grands halls

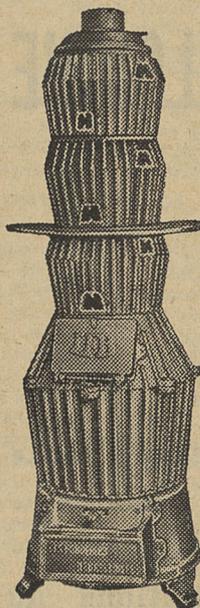
POUR LE CHAUFFAGE RATIONNEL DES ÉGLISES, ÉCOLES, PENSIONNATS, etc.,

rien ne surpasse les poêles

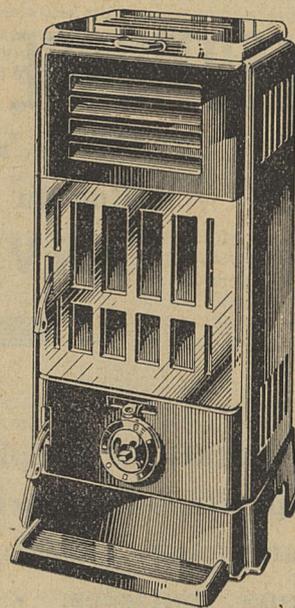
« L. F. B. 236-3 »

et

« GRANUM »



L. F. B. 236-3



Granum 1668

Grande capacité de chauffe - Consommation réduite au minimum

Les Fonderies Bruxelloises

Société anonyme

HAREN-lez-BRUXELLES

POELES GODIN

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
et à Guise (Aisne) France

EXPOSITIONS A BRUXELLES, 144, BOUL. AD. MAX
ET A AMSTERDAM, 60, DAMRAK

COMMENT TRAITER UNE HERNIE ?

Ce mal à évolution variable ne peut être guéri, chez l'adulte, que par l'opération. Ceux qui ne veulent ou ne peuvent s'y soumettre n'ont de ressource que le port d'un bandage. Le NEO BARRÈRE SANS PELOTES NI RESSORT est le plus parfait des appareils; il maintient toutes les HERNIES qui disparaissent comme sous l'action de la main; ne se déplace pas et ne cause aucun gêne. Essai gratuit sans engagement des appareils du docteur L. BARRÈRE, 98, rue du Marais, Bruxelles, et en province, chez MM. les Pharmaciens-bandagistes, dépositaires de la méthode Barrère. Brochures gratuites.

HÉLIOS s.a.

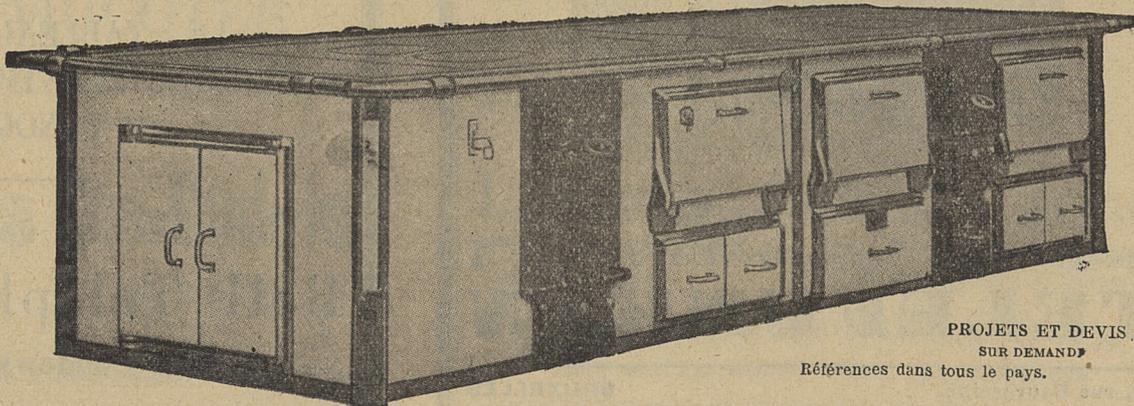
LINTGEN Tél. N° 6
G^d-Duché de Luxembourg

présente ses nouveaux modèles

1938

en Grands Fourneaux, construction lourde, en tôle émaillée, pour

**PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
HOTELS,
RESTAURANTS, etc.**



PROJETS ET DEVIS

SUR DEMANDE

Références dans tous le pays.

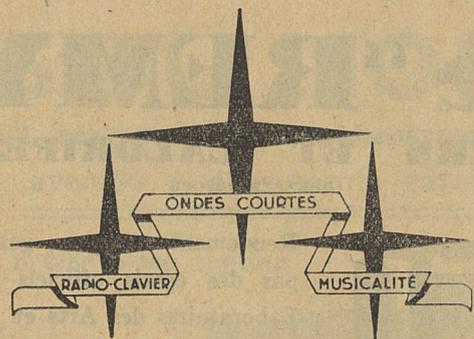
AUTOMATIQUE ELECTRIQUE DE BELGIQUE

S. A.
Rue du Verger
ANVERS



Installations téléphoniques de toute
capacité. - Appareils de mesure. -
Compteurs électriques. - Signalisa-
tions routières. - Installations de
Radio-distribution.

Documentation gratuite sur demande.



PHILIPS 1939

" SÉRIE 3 ÉTOILES "

1^{re} ÉTOILE PHILIPS — Ondes courtes.

Enfin la perfection en ondes courtes, grâce au préampli équipé du tube Silentode EF8, « Miniwatt » rouge économique.

2^e ÉTOILE PHILIPS — Radio-clavier de précision.

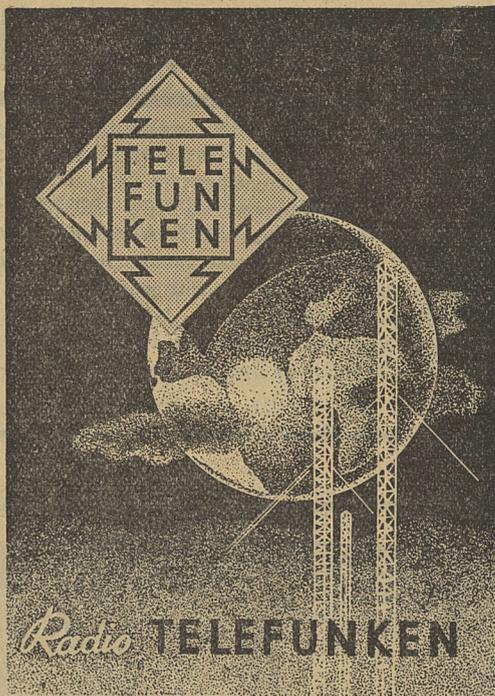
Le réglage automatique est réalisé sur huit ou douze stations, au choix de l'auditeur, grâce au Radio-Clavier, un modèle de précision et de solidité.

3^e ÉTOILE PHILIPS — Musicalité encore meilleure.

Tous les perfectionnements techniques assurant une musicalité parfaite sont incorporés dans les récepteurs Philips pour 1939, dont la qualité musicale est une révélation.

Une série sensationnelle de 14 postes
différents de 1.400 à 6.750 francs

A paiements différés, à partir de 58 francs par mois
DOCUMENTATION GRATUITE SUR DEMANDE



LA MARQUE MONDIALE
DEMANDEZ UNE DOCUMENTATION GRATUITE A

TELEFUNKEN

40, rue Souveraine

BRUXELLES

Radiobell

" 538 "

PRIX

Altern.

2.490 frs

Universel

2.565 frs

Toutes ondes : 17-2.200 m.

L'OREILLE MYSTÉRIEUSE
LE TABLEAU DE BORD
SYNTONISATION VISUELLE

" TUNOGRAPH "

C'EST UN PRODUIT DE LA

Bell Telephone Mtg. Co

rue Boudewyns - ANVERS

LES VICHYS

pour Tabliers, les Tennis,
les Coutils, les Kakis, etc.,
GARANTIS GRAND TEINT,
SONT LES SPÉCIALITÉS DU

Tissage de Maldegem

Soc. Anon.

à Maldegem

Tél. : Maldegem N° 8



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre
climat exige des vêtements chauds.
La chaleur de la laine est la plus
saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

S. A. Neiryneck-Holvoet

LENDELEDE

Téléphones : 963 et 972 Courtrai et 12 Iseghem

Filature et Tissage de Jute

Tous genres sacs et toiles d'emballage

Paper lined bags

Spécialité : « TEXROOF », toile de jute bitumée. — Assure
l'étanchéité des terrasses, plates-formes, fondations,
isolations, etc.

LAINES A TRICOTER

Laines pour Bonneteries et Tissages

■ ■ ■

Les Laines de Ste-Gudule

Chaussée de Menin

MOUSCRON

Prix spéciaux aux communautés se recommandant de la Revue

MÉNAGÈRES !

CONNAISSEZ-VOUS LE
SAVEZ-VOUS EMPLOYER LE

NICCO?

MÉNAGÈRES !

Désirez-vous une taque (plaque) de cuisinière blanchie,
polie, chromée? Désirez-vous que votre argenterie, que
vos cuivres, vos objets en aluminium, en étain ou en
tout autre métal brillent au soleil? Alors employez le
NICCO. Essayer le NICCO c'est l'adopter.

Comment employer le NICCO ?

Il y a deux espèces de NICCO : le NICCO brun et le NICCO vert.
Le NICCO BRUN pour taques neuves, rudes ou noircies à la mine
de plomb. — Le NICCO VERT pour taques blanchies et polies.

MODE D'EMPLOI :

1^{er} cas : Taques neuves, rudes ou noircies même depuis de longues
années (NICCO BRUN). — Versez un peu de NICCO brun soit
sur de la laine d'acier, une brosse NICCO ou un morceau de feutre.
Frottez tous les jours vigoureusement votre taque, ensuite essuyez
la graisse avec un chiffon quelconque et repassez avec un chiffon
sec, en quelques jours vous aurez une taque blanche et polie.

2^e cas : Taque blanche et polie, pour la chromer et la faire briller
(NICCO VERT). — Versez un peu de NICCO vert également sur
de la laine d'acier, une brosse NICCO ou un morceau de feutre,
frottez votre taque. Ensuite prenez un chiffon quelconque pour
enlever la graisse chimique qui se trouve dans le produit, un autre
chiffon sec pour donner le brillant.

Pour enlever les taches, taches de rouille, de graisse, de lait, etc.,
même mode d'emploi avec les deux espèces de NICCO. Ne jamais
employer les deux espèces de NICCO en même temps.

Pour nettoyer les métaux, verser un peu de NICCO vert ou brun,
sur un chiffon; replier le chiffon, le NICCO à l'intérieur, enduire
le métal à nettoyer avec la graisse ainsi filtrée, ensuite un chiffon
sec pour donner le brillant.

MÉNAGÈRES, ACHETEZ LE

Produit sans concurrence, économique
et pratique.

NICCO

NICCO, SOCIÉTÉ ANONYME BELGE A ANVERS
Boîte postale n° 114.

LE LAIT "VITALY"

Sauve les nourrissons,
Favorise la croissance des en-
fants,

Prépare une jeunesse vigoureuse,
Soutient les vieillards.

Entretient l'énergie des adultes,
Amplifie l'endurance des sports-
men.

Revitalise les malades,

LAIT CRU, PUR ET SAIN

établissement indemne de tuberculose
Certifié par le Ministère de l'Agriculture

176, rue Royale, BRUXELLES

Tél. 17.50.07

Réclamez à votre fournisseur
le beurre Sainte - Anne
PASTEURISÉ ET CONTRÔLÉ

ou écrivez à la

Laiterie Sainte - Anne

Soc. Coop.

Tél. 9 Chimay

Forges-lez-Chimay

La plus grosse production belge - 650,000 k. de beurre par an

LAIT BATTU SÉCHÉ POUR LES POUSSINS

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 10⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lièvre.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. E) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

**Filature - - Tissage
Apprêt & Teinturerie**

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

WILLY BAUGNIET

Bureaux : 76, rue Montigny, ANVERS-SUD
Tél. 702.13

Importation directe d'Articles pour Pâtisseries,
Biscuitiers, Chocolatiers, Confiseurs et Fabricants
de Pain d'épice

FRUITS SECS, CONSERVES et CONFITS
Miels d'Abeilles

Peperkoekfabriek • Fabrique de Pains d'Épice

R. VEESAERT

COUQUE ROYALE Parijsberg, 3, Montagne de Paris
COUQUE DE NICE GENT Tél. 11813 GAND
HOLLANDSCHE —
— ONTBIJTKOEK PÉCIALITÉ :
— BREVETS — Couque à la Succade

CHOCOLAT JOVENEAU

TOURNAI Téléphones :
10414-11076

Le chocolat à la tasse.
Le chocolat en bâtons.
PRALINES et BONBONS FINS en vrac
et en boîtes de tous poids.

VROONEN-AERTS

FILS

TONGRES

Maison fondée en 1848

Torréfaction et Importation
de

CAFÉS

PRIX SPÉCIAUX pour PENSIONNATS et COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES

Échantillons sur demande

VINS des COTEAUX de l'HARRACH
des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES
Tél. 381 C. Chèq. 173.03
Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Belges
utilisez les

CAFÉS STANDARD BIARO

CAFÉS DU CONGO
à tous points de vue
excellents!

APPRECIÉS, RÉGULIERS DANS LA QUALITÉ

Exploitations Agricoles et Industrielles de la **BIARO**
SOCIÉTÉ CONGOLAISE A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

DÉPARTEMENT : VENTE CAFÉS.

Usines et dépôts : 28 à 31, Quai de Willebroeck, Bruxelles-Maritime
Bureaux : 42, rue Royale, Bruxelles. Tél. 12.66.40. Adr. télégr. Biaro Bruxelles.

Banque : Société Générale de Belgique.
Compte chèques postaux : 136.840.
Registre de commerce de Bruxelles : 8546.

Fruits Maison de gros Conserves

J. P. MUNAR

13, place de l'Ancien Canal, ANVERS

Tél. 223.55 Registre du commerce C. C. Postaux
Tél. 342.53 N° 1551 1329.87
Adr. télégr. « Munar-Anvers »

TOUS FRUITS FRAIS : ORANGES, CITRONS, POMMES,
BANANES, PAMPLEMOUSSES, RAISINS FRAIS, etc. —
TOUS FRUITS SECS. — CONSERVES DE FRUITS ET DE
POISSONS.

Prix courant sur demande. Expédition dans toute la Belgique.

Fabrique de Chicorée

QUALITÉ SUPÉRIEURE

Reine Astrid

M. QUARTIER

Rue d'Espagne, 15-19, ROULERS (Fl. Occ.)

Tél. 339 — C. Ch. P. N° 115.792 — Reg. Comm. : Courtrai N° 3869

POUR LES CAFÉS TORRÉFIÉS
VOUS FEREZ BIEN DE CONSULTER

La Centrale Coloniale, S.A.

82, rue du Couvent, ANVERS

Téléphone 778.25. Compte Ch. Post. 85.405
Reg. Comm. Anvers 1374.

QUALITÉ CORRECTION PRIX AVANTAGEUX
Importation directe de Santos Rio, Saint-Domingue, Centre
Amérique, etc.

Un café de notre Colonie
l'Arabica de la plantation « Centraco »
Demandez nos prix en crus et torréfiés.

La maison importe également les conserves et les fruits et peut vous
faire les meilleures offres.



TORRÉFACTION de CAFÉ

RUE GRÉTRY, 29
ANVERS

Téléphone N 905.55
C. Ch. Post. :
Robert Castelein : 324.411
Reg. Comm. Anvers : 26.398

Première commande de 25 kil., franco domicile, prix coûtant
Cafés crus et torréfiés de toutes provenances

K O F F I E
B r a n d e r i j

Alphonse HUBAUT

Noordstraat, 207 - 209
ROUSSELARE

CHICORÉE —
MARGARINE —

Telefoon 196
Postocheck 102640

Charbonnière Forestoise

E. OLIVIER

71, rue de la Station, Forest-Bruxelles

Téléphones : Chèques Postaux : Reg. du Commerce :
44.78.51-44.94.38 34.477 71765

- VENTE DIRECTE -
de la mine aux consommateurs

Dépôt général du « SYNTHRANOIX »
ANTHRAOITE SYNTHÉTIQUE

Monseigneur RATTI
actuellement

S. S. PIE XI

écrit dans ses mémoires intitulés :

« ASCENSION » : « ... nous avons droit à un peu de repos et nous le prîmes là, sur la neige, contemplant la sublime nature et nous restaurant avec du

Chocolat Suchard

non pas faute d'autres aliments, mais parce que nos estomacs ne semblaient pas supporter autre chose... »

Apprenez
les langues vivantes

à

L'Ecole Berlitz

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

*Si vous désirez
du charbon
amélioré de 18%
téléphoner-nous*

*Un de nos administrateurs
se fera un plaisir de
venir vous donner tous
renseignements*

WELSH ANTHRACITE COMPANY S.A.
BUREAU DE COMMANDES, 42 PLACE VERTE (près de la poste) Tél. 272.64-334.33, ANVERS

Spécialité des bons Combustibles
Charbons — Cokes — Anthracites

Firme Frans DUPONT
COURTRAI

Bureaux et Chantiers :

QUAI DE GROENINGHE (Canal) } Tél. unique **670**
et RUE DE SWEVEGHEM (Racc.) }

Prix spéciaux pour Couvents, Eglises, etc.

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Etienne Van Oost

précédemment Étienne et Jean VAN OOST
Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 372543 — Téléphone 63

Serges, volles, camelots, draps, cotons divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections

Registre du Commerce
Charleroi : 8851

Compte Chèques Postaux
122.177

CHARBONS BELGES ET ÉTRANGERS

Jacques GODEFROID

CHARLEROI

BUREAUX : rue d'Assaut, 23

Télegr. JAGODEFROID, Charleroi Téléphones : Direction 12322
Expédition 12323

SPÉCIALITÉS :

Fournitures pour Couvents et Grands Magasins

Fournisseur des principales Usines Métallurgiques
— Centrales électriques, Chemins de Fer, etc. —

UNION CHARBONNIERE
du Brabant, S.N.C.

Bureaux et Chantiers :

100, avenue du Port, 100

Téléphone 26.96.66

Raffinerie Tirlemontoise Tirlemont



Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo

**Couvents!
Pensionnats!
Hôpitaux, etc.!**



Il n'existe aucune méthode de lavage
aussi simple, bon marché, efficace et inoffensif
que le procédé

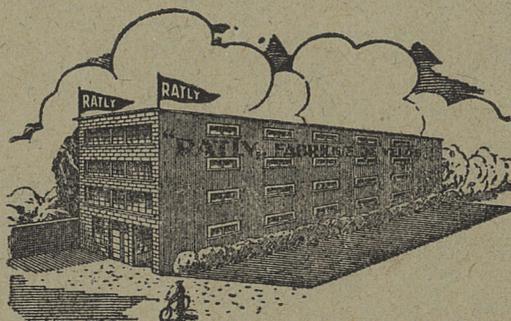
OSO

créé dans nos Laboratoires par nos
chimistes-praticiens

Demandez le procédé avec échantillons des
produits OSO I et II au seul fabricant
PRODUITS AMINÉS, S. A., HAREN-NORD

VÉLO MODERNE

USINE MODERNE



RATLY, 26-28, rue Aug. Gevaert, Bruxelles-Midi



LIEGE

EXPOSITION
INTERNATIONALE
DE L'EAU
LIEGE
1939

1939

EXPOSITION
Internationale de l'Eau

MAI - NOV.